



**CHANSON**  
Cali: l'homme, l'amoureux  
et le militant  
Page E 5



**DE VISU**  
Kiev: une mise en scène  
appelée caméra  
Page E 6

CAHIER  
**E**

# CULTURE

THÉÂTRE

## Un show dont le matériau de base est la vie... et la mort

Alexis Martin et Alain Vadeboncoeur écrivent et mettent en scène *Sacré Cœur au Nouveau Théâtre expérimental*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«La matière est tellement riche, les personnages et les situations qu'ils vivent sont tellement incroyables... C'est la vie et la mort.»

**MICHEL BÉLAIR**  
Ça fait tout drôle de voir Alexis Martin et son ami de docteur, Alain Vadeboncoeur, au milieu d'une quincaillerie de salle d'urgence qui déborde, bien au-delà du local de répétition, jusque dans les couloirs en béton gris de l'Espace libre. A une semaine de la première (et à la demande de Pedro, le photographe), les voilà tous deux habillés en vrais urgentologues entubant un vrai mannequin en caoutchouc et en plastique. Comme si c'était vraiment vrai...  
Malgré la mascarade, on n'est quand même pas aux antipodes de la vraie vie et de la réalité tous azimuts de la salle d'urgence d'un grand hôpital, bien au contraire. Même que, comme s'empresse de le souligner Alain Vadeboncoeur, «*Sacré Cœur est construit sur des expériences vraies et le contenu est "réel" à 97,3 %*». Une sorte de farceur sérieux, le sieur Vadeboncoeur; pas étonnant que le courant se soit remis à passer plein régime entre lui et son ami d'enfance retrouvé après

quelques décennies de vraie vie vécues chacun de son côté...  
**Quatre mains**  
Le spectacle est né de l'une de leurs nombreuses conversations et vient tout autant de la fascination d'Alain Vadeboncoeur pour le théâtre («*même si les comédiens ne savent pas mourir*») que de l'admiration d'Alexis Martin pour l'intensité extraordinaire de la vie des urgentologues («*ces gens-là carburent au "thrill", c'est fou!*»). Les deux hommes sont fils de pères célèbres, on le sait: d'un côté Louis Martin, le grand journaliste décédé il y a quelques mois; de l'autre l'essayiste Pierre Vadeboncoeur.  
Ils ont habité le même quartier, se connaissent depuis la petite école, se sont déjà inventé, tout jeunes, des «*folies*» improvisées, comme tous les enfants du monde les jours de pluie... Ce sont de vieux complices.

Du genre à n'avoir jamais eu de difficulté à travailler ensemble. Des tripeux à leur façon, des jaseux aussi, qui parlent volontiers de «*communauté de naissance*» et d'«*effet de proximité*».  
Ils auront mis un an et demi à peaufiner le texte final de *Sacré Cœur*. Et comme la production baigne dans l'hyperréalisme d'une salle d'urgence, cela a rapidement impliqué que Vadeboncoeur participe aussi à la mise en scène, parce qu'on «*ne pose pas n'importe quel geste, n'importe comment, dans une salle de choc et au-dessus d'un bloc opératoire*». On peut donc parler d'un texte et d'une mise en scène à quatre mains.  
Mais *Sacré Cœur* n'aura rien d'un «*show d'hôpital*» comme on en voit à la télé, s'il faut en croire Alexis Martin. «*C'est une production ultra-réaliste avec un contrepoint poétique*, dit-il avec son éternel petit sourire au fond des yeux. *De toute façon, le théâtre est*

*toujours une sorte de condensation, de distillation de vérité et d'intensité. Même quand il prend des formes hyperréalistes. Ici, la pièce s'articule autour d'une série d'anecdotes tirées de ce qui se passe vraiment dans les salles d'urgence.*» Il expliquera même que, dans la tradition de la maison, en prenant encore et toujours ce regard oblique sur le théâtre qui caractérise le NTE, toute la grande salle de l'Espace libre deviendra une énorme salle d'attente plus efficace, on l'espère, que celles qui ont fait la réputation des hôpitaux québécois!  
Tiens, les deux hommes se sont mis à discuter là-dessus, lentement. On devine facilement qu'ils doivent le faire à propos du moindre sujet, en prenant plaisir à remettre en question dans ses détails les plus infimes la moindre parcelle d'existence ordinaire. Une bonne habitude, quoi... Dans *Sacré Cœur*, c'est leur vie qu'ils remettent en question et qu'ils scrutent, chacun avec son propre bout de lorgnette.  
**Intensément**  
C'est Alexis Martin qui poursuit. «*Au NTE, on aime bien ce que j'ap-*

*pelle le travail de terrain. Depuis Grid, pour lequel on avait interviewé des contrôleurs aériens aussi bien que des intervenants auprès des jeunes, Daniel [Brière] et moi on a pris le goût du "terrain". Ça fait partie de nos façons de débroussailler un sujet maintenant. C'est pour ça que j'ai passé une nuit complète à l'urgence avec Alain: et là j'ai compris beaucoup de choses. Entre autres que tout est possible: j'ai rencontré des personnages extraordinaires et Alain encore beaucoup plus que moi, depuis le temps qu'il opère dans le secteur... Mais j'ai saisi aussi que ce monde-là, le personnel des urgences dans les grands hôpitaux, doit toujours être prêt à tout. A prendre les choses en main n'importe quand, pour n'importe qui, presque n'importe où. Toujours. Intensément. Finalement, c'est ça qui me frappe le plus: à quel point ils sont "drivés" par l'intensité de leur vie...»  
Un des deux hommes, probablement Vadeboncoeur, raconte ensuite comment ils ont construit ensemble le texte... «*On a beaucoup discuté de la bizarre relation patient-médecin, qui ressemble presque à celle qui unit**

MUSIQUE

## Dany Placard sur la grande route

Le Tom Waits québécois lance son deuxième album solo, *Raccourci*



SARAH MARCOTTE-BOISLARD  
Dany Placard

**PHILIPPE PAPINEAU**  
Terminée, la voie de service, pour Dany Placard. Après avoir conduit sa propre barque pendant huit ans dans l'industrie musicale et après avoir autoproduit six albums à travers divers projets, le sympathique musicien passe en seconde vitesse. En s'associant avec l'étiquette de disque Indica (Xavier Caféine, Dobacaracol, Vulgaires Machins), Placard signale à gauche et monte sur l'autoroute. Porteur d'un son plus travaillé, où les cuivres ont le beau rôle, son dernier disque, *Raccourci*, risque fort d'atteindre une nouvelle cible: le grand public.  
La voie de service, c'était déjà très

bien, on vous l'assure. Oui, ses deux premiers albums de «jeunesse» avec le groupe Placard étaient franchement brouillons. Mais les deux opus de sa formation Plywood 3/4, son dernier album solo *Rang de l'église* et le projet Hudon-Placard, réalisé avec Carl-Eric Hudon, sont tous à conseiller aux amateurs de folk-rock un peu poussiéreux et profondément authentique.  
Tout ça était très bien, donc, mais pour l'album *Raccourci*, qu'il lance le mardi 25 mars, Dany Placard n'avait plus envie de se taper tout le tralala qui doit être fait en marge de l'enregistrement d'un album. Envois postaux, promotion, comptabilité et financement pesaient sur le moral du natif de Later-

rière, près de Chicoutimi. *Raccourci* serait fait sous l'aile d'une maison de disques ou ne serait pas fait.  
C'est donc avec Indica, fondée par le groupe Grimskunk en 1997, que Dany Placard s'est associé. «*J'ai magasiné ma maison de disques, car si je savais que ça m'enlèverait du poids sur les épaules, j'avais peur de ne plus être libre de faire ce que je voulais musicalement*, raconte le chanteur au bout du fil, quelque part sur la route. *Mais avec Franz Schuller [le président de l'étiquette], ça cliqué tout de suite... On a eu une réunion de quinze minutes, et c'était parti!*»  
**Québec, États-Unis, Mexique**  
Pour ce deuxième album solo,

Dany Placard s'est concentré sur un thème qui lui est cher depuis longtemps: la route, l'automobile. «*Je m'étais imposé comme contraint d'essayer de mettre le mot "char" ou "pick-up" [à prononcer picoppe] dans toutes les pièces*», raconte le père de famille. Ici, pas de grandes envolées lyriques, mais plutôt les mots simples et vrais des gens ordinaires, avec en prime l'accent du Saguenay, certains anglicismes bien imprégnés et quelques jurons qui n'ont rien de dérangeant, au contraire.  
*Raccourci* aborde aussi l'ennui, le mal du pays inhérent aux longs voyages sur cette même route. «*J'y raconte l'histoire d'un camionneur qui fait ses "runs", qui descend jus-*

*qu'au Mexique, en traversant les États-Unis, et qui s'ennuie de sa femme et de ses enfants, de la neige du Québec.*» Et aussi, en filigrane, l'histoire parfois similaire du musicien qui part en tournée.  
Ce voyage vers le Sud est non seulement raconté, mais il s'entend aussi drôlement. Plus que jamais Placard s'est inspiré de ce qu'on pourrait appeler le son de l'Arizona, et aussi de la musique de Tom Waits. On retrouve des percussions sourdes, des fracas de tôle, les rythmes secs des guitares et une voix qui vacille des graves aux aigus. Sans oublier les cuivres, d'une grande beauté, qui tapissent

VOIR PAGE 2: PLACARD

## CULTURE

MÉDIAS

## URGENCE

SUITE DE LA PAGE E 1

une mère à son enfant. On a parlé de l'intensité aussi, de ce besoin d'intensité. Puis je me suis mis à écrire des choses. Au début, je me suis fait ramasser parce que c'était la première fois que j'écrivais du théâtre. » *Mais Alain a des dons d'écrivain depuis longtemps, intervient Martin. Il a un sens de l'observation absolument remarquable... comme plusieurs médecins célèbres qui ont écrit: Tchekhov, Ferron, Céline et tous les autres. C'est un dialoguiste remarquable...* » *«Moi, en tout cas, j'ai été séduit par l'idée de raconter ça, poursuit Vadeboncoeur. La matière est tellement riche, les personnages et les situations qu'ils vivent sont tellement incroyables... C'est la vie et la mort. Sans vernis. La grande angoisse. C'est souvent bref, mais toujours absolument fondamental, ce qu'on vit là.»*

L'action sera centrée autour des deux personnages joués par Luc Picard et Hélène Florent, lui médecin, elle infirmière. Et comme le précisent les deux auteurs, «la pièce cherche à mettre en lu-

mière comment les émotions intenses qui se vivent dans une salle d'urgence touchent et influencent la vie des gens qui côtoient là la mort, tous les jours»...

*Sacré Cœur*, outre qu'il souligne le retour de Luc Picard au théâtre après une absence de cinq ans, met en scène une distribution particulièrement intéressante: la trop rare Muriel Dutil, Jacques L'Heureux, Hélène Florent et Alexis Martin. En prime, on aura aussi droit à des extraits vidéo de Pierre Lebeau en psychiatre et d'Alain Vadeboncoeur en Alain Vadeboncoeur. Belle équipe pour regarder la vie et la mort en pleine face!

En passant, comme ça: vos signes vitaux, ça va, vous?

Le Devoir

## SACRÉ CŒUR

Texte et mise en scène: Alexis Martin et Alain Vadeboncoeur.  
Une production du NTE à l'affiche de l'Espace libre du 25 mars au 19 avril.



SARAH MARCOTTE

Sur *Raccourci*, l'univers de Dany Placard prend place sur la route, quelque part entre le Québec et le Mexique.

## PLACARD

SUITE DE LA PAGE E 1

l'album, et cette reprise de *Long Way Home*, devenue la pièce-titre de l'album.

«Au début, je voulais faire une coupure avec Tom Waits, j'étais parti dans un buzz plus planant, dans le genre de Radiohead. Mais Waits a sorti son album triple, Orphans, et je me suis bourré la face dedans cet été, et voici le résultat. Le côté planant ressortira peut-être sur le prochain!»

Où ce voyage sur la grande route mènera-t-il Dany Placard? Le chemin est encore un peu brumeux, mais celui qui a récemment réalisé les albums de quelques groupes de la relève (Le Nom, Bivouaq) aimerait bien que *Raccourci* lui permette une percée vers le grand public. «J'aurais pas ça, mais j'ai pas composé les pièces avec des contraintes commerciales; on

n'a pas fait de versions plus faciles pour la radio, par exemple.»

Malgré tout, *Slush*, son premier extrait, s'est déjà taillé une place sur les ondes de moins en moins frileuses de CKOI et pourrait bénéficier d'un effet d'entraînement médiatique, les radios commerciales n'aimant pas trop rater le bateau. Et si le musicien se plaira sûrement sur les lignes droites de l'autoroute, parions qu'il continuera d'y rouler... en «picoppe».

Le Devoir

## RACCOURCI

Dany Placard  
Indica / Outside  
Lancement le 25 mars au Divan orange à Montréal et le 5 avril au Cercle 7, Québec. Rentrée mont-réalaise le 8 mai au Cabaret.

Arrivée prochaine  
du « papier électronique »

Selon Bruno Rives, on disposera d'ici dix-huit mois d'un papier électronique performant s'apparentant vraiment à une page de journal

PAUL CAUCHON

Des partitions de musique dont les pages tournent d'elles-mêmes au son de la musique. Des billets d'avion qui «dialoguent» avec des panneaux à l'aéroport pour indiquer son chemin au voyageur. Des affiches publiques dont on peut changer le contenu complet d'un seul clic de souris ou à partir d'un cellulaire.

Et puis des livres, des tonnes de livres, de journaux et de magazines téléchargeables, qu'on transporte avec soi, de la même façon qu'on transporte maintenant toute sa discothèque sur son petit iPod.

Bruno Rives est président de Tebaldo en France, un observatoire sur les nouvelles technologies. Spécialiste du papier électronique, il était invité il y a dix jours à Montréal dans le cadre d'une Journée Info-Press sur «l'avenir des médias imprimés».

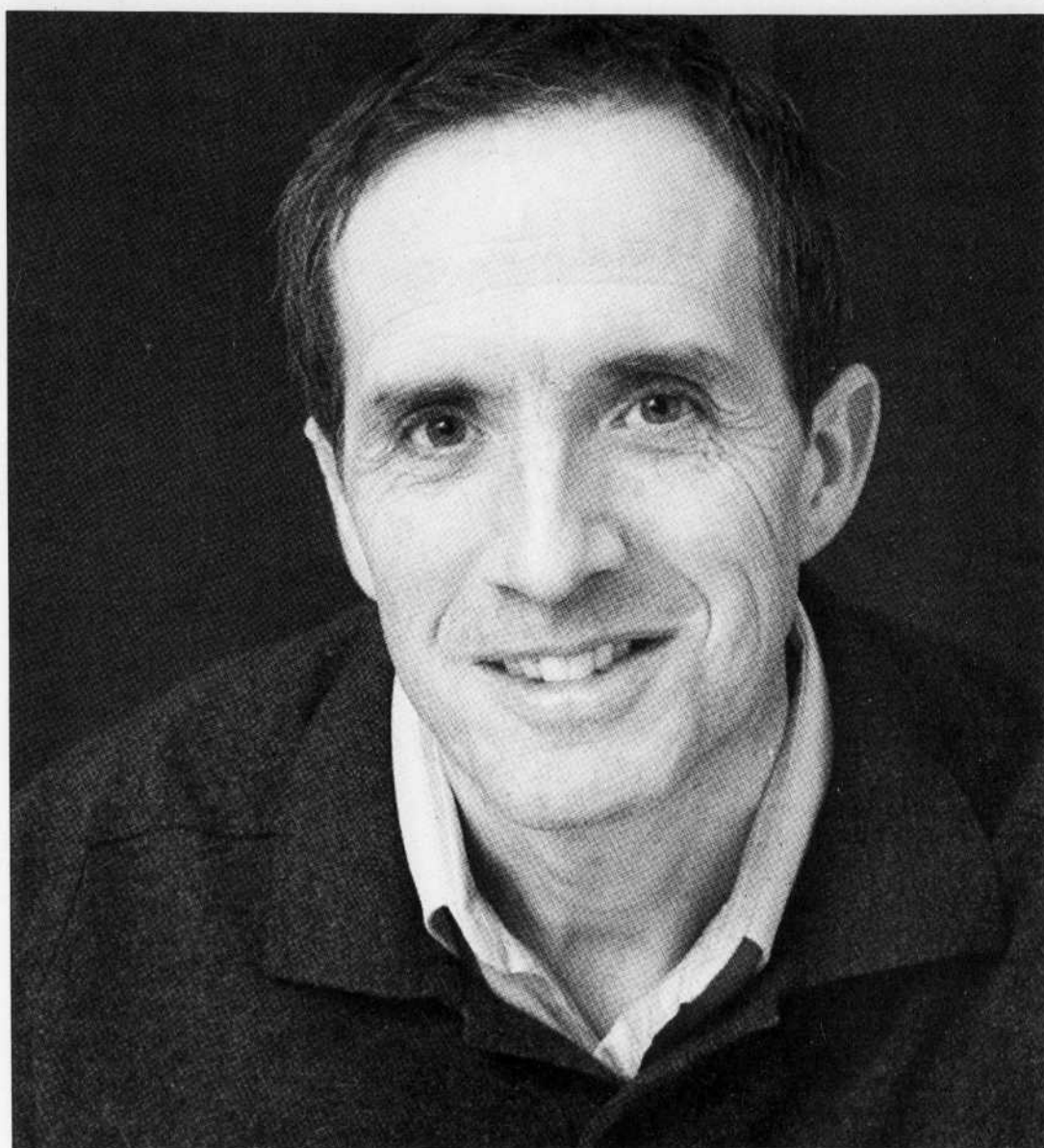
La vision qu'il traçait de l'avenir prenait des allures de science-fiction. Mais, soutient-il, le papier électronique s'appête à déferler sur nous. «On réfléchit à l'encre et au papier électroniques depuis les années 60, explique-t-il. Mais il y a maintenant un mouvement de fond industriel: des entreprises construisent actuellement des usines pour en produire. L'enjeu est énorme: on parle ici du remplacement éventuel du papier traditionnel sous toutes ses formes.»

Le 12 mars dernier, le ministre de la Culture de la France créait même une commission sur le livre électronique, laquelle doit lui faire un rapport d'ici la fin de mai. Depuis un mois d'ailleurs, la plupart des grands médias français ont publié des dossiers sur le sujet. Et aux États-Unis, le nouveau lecteur numérique lancé par Amazon en novembre, le Kindle, est suivi à la trace par les médias.

## Approches diversifiées

Le dossier va dans tous les sens. Plusieurs entreprises ont d'abord conçu une encre électronique à base de microcapsules d'encre qui permettent une lecture beaucoup plus agréable que la lecture «rétroéclairée» sur un écran d'ordinateur.

D'autres entreprises travaillent sur le papier, sorte de membrane sur laquelle on peut réécrire à volonté. Bruno Rives en avait apporté avec lui, de format similaire à un



SOURCE BRUNO RIVES

Bruno Rives est président de Tebaldo en France, un observatoire sur les nouvelles technologies. Selon lui, le papier électronique s'appête à déferler sur nous. «L'enjeu est énorme: on parle ici du remplacement éventuel du papier traditionnel sous toutes ses formes.»

journal tabloïd, sorte de carton pliable sur lequel le texte peut être changé grâce à une puce électronique commandée, par exemple, à partir d'un ordinateur.

Les possibilités sont extraordinaires et infinies: des affiches publiques dont on peut changer le message à volonté, des affiches commerciales qu'on peut «réimprimer» sans aucun gaspillage de papier, et bien sûr des journaux et des magazines qu'on peut télécharger, avec les informations mises à jour régulièrement et des publicités ciblées selon l'utilisateur, et avec éventuel-

lement du son et de la vidéo.

Et puis il y a des «lecteurs» (on hésite encore sur le mot exact: un e-book?). Les entreprises sont également dans la course pour produire le lecteur le plus stable et le plus agréable possible, un petit écran de la grandeur d'un livre de poche, par exemple, qui utilise cette encre électronique pour offrir une qualité de lecture équivalente à celle d'un livre, permettant de lire au soleil, et dans lequel on pourrait stocker des milliers de livres, dont on tourne les pages en cliquant sur un bouton... ou, avec les prochains bou-

totypes, du bout du doigt comme sur le iPhone.

«On trouve actuellement sur le marché huit encres différentes, 30 papiers différents, et une centaine de dispositifs de lecture», explique Bruno Rives.

L'un de ces dispositifs fait sensation depuis l'automne: le Kindle, lancé par Amazon, un petit lecteur qui se connecte directement sur le réseau sans fil Sprint partout aux États-Unis, sans passer par un ordinateur.

Plus de 200 éditeurs américains ont signé des ententes avec Amazon pour offrir en téléchargement payant des dizaines de milliers de titres sur ce lecteur. Amazon a également signé des ententes avec plusieurs journaux et magazines, dont le *Time*, le *New York Times* et le *Monde*, pour offrir, moyennant un abonnement mensuel, un téléchargement automatique la nuit sur le lecteur.

En France, le journal économique *Les Echos* mène une expérience depuis septembre auprès de 1000 abonnés, qui avaient le choix entre deux modèles de lecteur et qui peuvent recevoir dix fois par jour quatre versions différentes du journal. Un journal néerlandais, *Handelsblad*, vient dans les derniers jours de faire la même chose.

Chaque publication prépare son offre avec son propre «lecteur». Mais d'ici dix-huit mois, soutient Bruno Rives, on disposera d'un papier électronique encore plus performant qui s'apparentera vraiment à une page de journal.

«Il n'y aura pas un seul modèle économique», explique-t-il. Par exemple, l'abonné d'un journal pourra se voir offrir, non seulement le journal sur papier électronique, mais aussi des blogs, des flux provenant d'autres publications, des promotions ciblées, des informations en tous genres qui représenteront une plus-value. Bref, le journal pourrait changer de nature.»

Pour ce qui est du livre, l'ampleur du marché demeure à déterminer. Plusieurs observateurs croient que l'achat du dernier roman de Philip Roth sur papier a encore de beaux jours, mais que les nouveaux dispositifs électroniques de lecture prendront leur envol avec les encyclopédies, les guides touristiques, les livres pratiques et techniques... et le dernier best-seller de consommation courante, qu'on ne tient pas à conserver dans sa bibliothèque. Certains croient aussi que les premiers utilisateurs seront ces gens dont le métier fait en sorte qu'ils doivent transporter une énorme quantité de papier avec eux, par exemple les avocats ou les architectes.

Le Devoir

le groupe de **la veillee** présente

# Antilopes

D'HENNING MANKELL

18 mars au 5 avril 20 h

Une écriture dramatique, étonnante, serrée, nerveuse.  
M.B. Le Devoir.

Un texte magnifique, cynique, terrifiant.  
H.P. Télé-Québec.

Une performance admirable, un affrontement torride.  
F.G. Radio-Canada

En collaboration avec **Hydro Québec**

Mise en scène **Carmen Join**  
Avec **Gabriel Arcand, Danielle Lépine, Paul Doucet**

Traducteur **Gabrielle Rozsaffy** avec la collaboration de **Bernard Chartreux**  
Concepteurs **Jean-François Labbé, Marie-Michèle Mailloux, Euterke**

ON JOUE AU [PROSPERO]

1371, rue Ontario est | billetterie 514 526 6582 | admission 514 790 1245 | www.laveillee.qc.ca

Le Théâtre de La Manufacture présente Tête première

de Mark O'Rowe - traduction Olivier Choinière - mise en scène Maxime Denommée

avec Sandrine Bisson - Kathleen Fortin - Dominique Quesnel

assistante à la mise en scène Linda Brunelle - musique originale Larsen Lapin - éclairages André Abou - manuscrits électroniques

«C'est d'une puissance, les mots frappent, claquent, cognent [...] Les trois comédiennes sont excellentes...»  
C'est bien meilleur le matin, SRC - 2005

«Un admirable baptême pour Maxime Denommée, [...] les trois monologues de Tête première ont toutes les chances de se ranger parmi les réalisations les plus bouleversantes de la saison.»  
Voir - 2005

«Maxime Denommée [...] démontre qu'il n'y a parfois pas mieux qu'un bon comédien pour en guider d'autres.»  
La Presse - 2005

«C'est incroyable. J'ai été renversée par le jeu et par la traduction [...] Des actrices extraordinaires [...] Je suis restée rivée à leurs lèvres. J'ai adoré ça. Je l'ai vu à la radio, SRC - 2005

«La langue de Tête première est poétique, imagée, rude et belle.»  
www.radio-canada.ca - 2005

«Le traducteur Olivier Choinière s'est approprié ce texte avec une créativité jouissive.»  
Le Devoir - 2005

**6 Dernières**

# TÊTE PREMIÈRE

26 février au 29 mars '08

4559, PAPINEAU-MONTREAL-DC  
www.theatrelallicorne.com  
514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION  
514.790.1245 ou 1.800.361.4595

LA LICORNE

## CULTURE

THÉÂTRE

## Quand la mort dérange

## TOUTEFEMME

De Péter Kárpáti. Traduction: Paul Lefebvre et Tibor Egervári. Mise en scène: Martine Beaulne. Dramaturgie: Michel Laporte. À l'Espace Go jusqu'au 12 avril.

## HERVÉ GUAY

Je garde un souvenir ému de *Tout Homme* (v. 1500) que l'on m'avait fait lire à l'université. Je ne savais pas à cette époque que cette moralité médiévale (et sa gravité recueillie) allait de nouveau croiser ma route vingt ans plus tard. En fait, *Tout Femme*, pièce hongroise contemporaine qui vient juste de prendre l'affiche de l'Espace Go, est très librement inspirée de cette pièce insolite. Depuis le Moyen Âge, cependant, le monde a beaucoup changé et rares sont les occasions où l'on nous rappelle encore que la Mort viendra nous chercher «comme un voleur».

Voici sans doute pourquoi Emma est si interloquée lorsqu'à brûle-pourpoint — elle est en train de tenter de vendre des appartements déjà habités — la Mort en personne lui annonce qu'elle doit mettre de l'ordre dans une vie qu'elle doit se préparer à quitter. Naturellement, elle n'est pas prête, a tant de choses à régler et ne sait par où commencer. Chez le médecin, elle est pourtant obligée de reconnaître qu'elle a ignoré le plus longtemps possible les signes précurseurs du cancer en train de la tuer, de la même manière que ceux qui l'entourent ne veulent pas croire à son décès annoncé. Prise au dépourvu, la femme au début de la quarantaine mourra cependant, comme elle a vécu, pressée de toutes parts par les préoccupations futiles et un rythme de vie trépidant dont elle est incapable de se défaire.

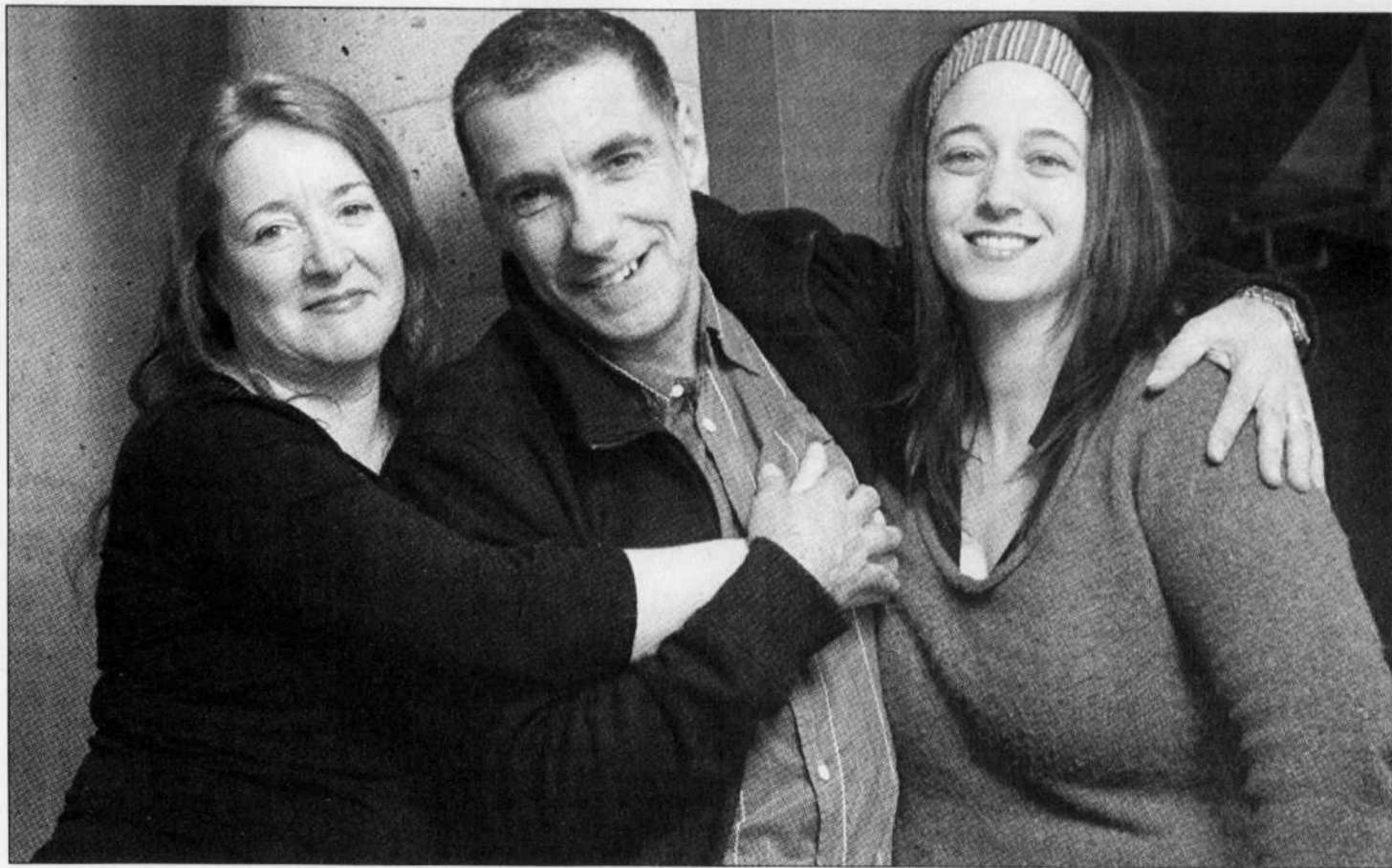
Au départ, l'humour noir avec lequel Péter Kárpáti traite de notre incapacité à composer avec la mort déconcentre le spectateur. L'auteur dramatique plonge sans prévenir le spectateur dans un tourbillon de paroles, de personnages et de détails quotidiens, à l'image de l'héroïne qu'on apprend à connaître mais à laquelle on ne s'attache pas. «C'est aussi bien, m'a fait valoir l'ami qui m'accompagnait, puisque, de toute façon, elle va mourir.» Réflexion caustique tout à fait dans le ton de cette farce métaphysique dont la gravité est ensevelie sous

des tonnes d'ironie, de détails sans importance et d'incidents interdissant qu'on s'apitoie. Cette futilité de la vie qui suit son cours est cependant rompue à point nommé par de courtes scènes inspirées de la moralité médiévale, dont le ton solennel remet soudainement les pendules à l'heure. Le contraste est à la fois efficace, troublant et bien rendu par la traduction de Paul Lefebvre, sans que disparaisse pour autant l'attitude d'autodérision de «*Tout Femme*» envers la mort.

Si la metteuse en scène, Martine Beaulne, installe d'emblée un rythme endiablé et amène habilement les ruptures de ton nécessaires à cette comédie, l'aspect visuel du spectacle m'a peu convaincu. Passe encore la station de métro de Richard Lacroix, qui peut abriter un appartement, un hôpital ou un magasin en un clin d'œil, tandis que meubles et objets hétéroclites s'empilent aux deux extrémités. Tout au moins peut-on y voir ce qu'on veut. La même ambiguïté nuit cependant aux costumes de François Saint-Aubin, qui oscillent entre banalité et imprécision, alors qu'une pointe d'humour et de fantaisie m'aurait semblé plus indiquée. Parfois, on se croit en Europe de l'Est, d'autres fois, ici, souvent, ses vêtements n'indiquent pas clairement où l'on est. Et, à moins d'avoir lu le programme d'un bout à l'autre, on ne comprend pas ce que vient faire sur le plateau un jeune homme presque muet, affublé d'un masque chirurgical.

La chose ne m'a pas empêché d'être interpellé et souvent amusé par *Tout Femme*, que propulse une distribution dynamique dominée par Annick Bergeron. Qui d'autre que cette comédienne racée aurait pu dompter ce rôle casse-gueule de femme surmenée et insolente? Éblouissant se révèle également Jean Maheu dans le rôle de la Mort. Il est en plus très juste en «ex» de la cancéreuse. Quant à Normand Lévesque, il donne un brio très «comédie musicale» à deux versions chantées de la compagne *Humpty Dumpty*. Débuts assurés, en outre, pour Catherine Lavoie en adolescente à la fois immature et déléguée. Et même s'ils défendent des rôles subalternes, Monique Miller, Dominique Pétin, Gary Boudreault et Alex Bisping donnent leur pleine mesure.

Collaborateur du Devoir



Marie-Josée Bastien, Jacques Leblanc et Lorraine Côté, les trois complices du Richard Trois de La Bordée

## Un Richard tout neuf...

Jouer Richard III avec seulement deux comédiens en scène, voilà le défi titanesque que relèvent Jacques Leblanc et Lorraine Côté depuis mercredi au Théâtre de la Bordée

## PATRICK CAUX

Québec — La nervosité était palpable. On le comprend. L'entrevue se déroulait quelques heures avant la première du spectacle. Malgré leurs années de métier et leurs feuilles de route impressionnantes, les comédiens Lorraine Côté et Jacques Leblanc demeurent impressionnés devant le gigantisme de leur plus récente entreprise.

Il faut dire que les risques associés à leur aventure sont légion. Partir du monument théâtral qu'est le *Richard III* de Shakespeare et l'adapter pour deux comédiens n'est pas une mince affaire.

«L'idée de faire une adaptation de la pièce de Shakespeare m'est venue, il y a plus de cinq ans, à la suite d'une entrevue radiophonique avec Jacques Boulanger, confie Jacques Leblanc. Il m'avait demandé quel était mon rôle fétiche, celui que je rêvais d'interpréter plus que tous les autres. Pour moi, la réponse était évidente: Richard, le duc de Gloucester, qui sera couronné Richard III. C'est un personnage incomparable du répertoire. Il a l'âme aussi torquée que le corps. Il est perfide, ambitieux, manipulateur et, malgré ses travers, il parvient à séduire et à convaincre tout le monde.»

Peu de temps après cette entrevue, Leblanc a l'intuition que le temps est venu pour lui de s'attacher au rôle. Au lieu de se lancer dans une production du texte de

Shakespeare, il propose plutôt à Lorraine Côté de travailler sur une adaptation de la pièce. Appui du directeur artistique de la Bordée de l'époque en poche, demandes de subventions concluantes, l'équipe est réunie pour une première série d'ateliers en vue de fouiller l'univers de la pièce.

Le plan initial était d'utiliser la structure de la pièce pour écrire un tout nouveau spectacle. «Nous avions envie d'explorer ce personnage aux ambitions monstrueuses en le transposant dans un tout autre contexte que celui de la cour anglaise», raconte Lorraine Côté. La personnalité trouble de Richard, sa manière d'être avec les gens, de mentir sur ses intentions, de manipuler son entourage, nous a tout d'abord menés vers une pièce ancrée dans l'univers des acteurs. Mais après quelques périodes de création, nous n'étions pas satisfaits de l'orientation générale du projet. C'est à ce moment que l'idée d'adapter la pièce pour deux comédiens tout en conservant les grandes lignes de l'histoire a pris définitivement racine.

## Matière vivante

Aidés du texte et de différentes traductions, les comédiens planchent dès lors sur une version permettant de conserver l'essence de la tragédie tout en répondant à la contrainte principale du projet. «On s'est donné une grande liberté», souligne Leblanc. En fait, on a pris la pièce de Shakespeare comme une

matière vivante sur laquelle on s'est permis d'intervenir.»

«On s'excuse pour cette offense, William! lance Côté en rigolant. Mais, au fond, on a procédé à sa manière. Le texte s'est écrit un peu comme on le faisait à l'époque: en effectuant des emprunts à l'auteur et en retenant les solutions les plus efficaces pour la scène.»

Pour les aider dans le travail, ils ont fait appel à Marie-Josée Bastien. La metteuse en scène et comédienne a entre autres attiré notre attention ces dernières années en signant des adaptations particulièrement réussies d'*On achève bien les chevaux* et de *La Reine Margot*.

«Les références au contexte politique de l'époque et le nombre impressionnant de personnages qu'on y rencontre sont deux des grandes difficultés du texte. L'arrivée de Marie-Josée nous a grandement aidés à voir clair dans tout ça. Elle nous a permis de faire des choix, de démêler encore plus les enjeux et d'élaguer le texte pour ne conserver que l'essentiel.»

«On a eu la chance de pouvoir retourner en atelier afin de refaire des improvisations», rappelle Marie-Josée Bastien. Cette dernière étape de création a notamment donné à l'équipe le temps nécessaire pour explorer certains procédés scéniques. Parmi eux, la vidéo a fourni plusieurs des raccourcis rendus nécessaires par le défi de jouer la pièce avec seulement deux comédiens. «Dans une proposition comme celle de Richard III, les conven-

tions théâtrales sont extrêmement importantes. Jacques interprète Richard alors que Lorraine s'occupe de pratiquement tous les autres personnages. On a donc dû trouver des codes, tant dans le jeu que dans la mise en scène, pour que les spectateurs puissent bien suivre le déroulement de l'action.»

Pour Marie-Josée Bastien, il était également très important que la vision de la mise en scène soit cohérente avec la proposition de départ. «La quête de Richard le plonge dans une folie meurtrière. Il s'enferme tranquillement dans un délire paranoïaque. Le fait de jouer la pièce avec seulement deux comédiens nous permet de mettre l'accent sur la solitude du personnage.»

«Ce qui est formidable avec Richard», poursuit Jacques Leblanc, c'est qu'il parvient à charmer tout le monde malgré son ignominie. Shakespeare a écrit le texte bien avant l'invention du quatrième mur. Dès le prologue, Richard fait du public le confident de ses ambitions. Et c'est là tout le défi du rôle: comment parvenir à séduire les spectateurs pour en faire les complices de sa soif de pouvoir?»

Collaborateur du Devoir

## RICHARD TROIS

Adaptation du texte de William Shakespeare par Lorraine Côté et Jacques Leblanc. Mise en scène de Marie-Josée Bastien. Au Théâtre de la Bordée, jusqu'au 12 avril.

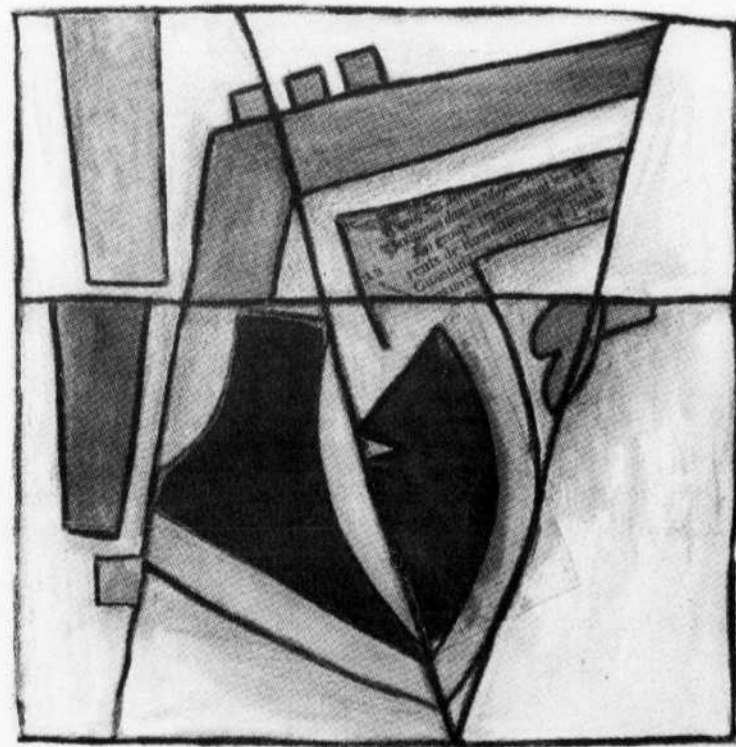
Annick Bergeron et Jean Maheu dans *Tout Femme*

MARLENE GELINEAU-PAYETTE

## SACRÉ CŒUR

DE Alexis Martin ET Alain Vadeboncoeur

PRODUCTION DU Nouveau Théâtre Expérimental



AVEC  
Muriel Dutil  
Hélène Florent  
Jacques L'Heureux  
Alexis Martin  
Luc Picard

CONCEPTEURS  
Jean Duchesneau  
Francis Farley-Lemieux  
Catherine Gauthier  
Isabelle Gingras  
Yves Labelle  
Jean-François Landry  
André Rioux  
Nancy Tobin

Faites vite  
les billets s'envolent!

le nouveau théâtre  
NTE  
expérimental  
www.nte.qc.ca

Venez jouer aux patients dans notre salle d'attente théâtrale; joies, peines, terreurs, étonnements sont au rendez-vous!



DU 25 MARS AU 19 AVRIL 2008  
À ESPACE LIBRE 1945 FULLUM, MÉTRO FRONTENAC  
DU MARDI AU SAMEDI À 20H30, JEUDI À 19H

LE DEVOIR

Un grand plaisir de théâtre! Annick Bergeron est phénoménale. Autour d'elle, des rôles secondaires tous très bons: Monique Miller, fabuleuse et hilarante; Normand Lévesque dans un numéro de chant où il fait une «Yma Sumac» de lui-même sur à peu près cinq octaves. La scénographie de Richard Lacroix est fabuleuse. Une machine formidable. Une grande mise en scène de Martine Beaulne.

Catherine Perrin, C'est bien meilleur le matin, Radio-Canada

TOUTEFEMME

DE PÉTER KÁRPÁTI | TRADUCTION DE PAUL LEFEBVRE,  
MISE EN SCÈNE DE MARTINE BEAULNE

AVEC ANNICK BERGERON, ALEX BISPING, GARY BOUDREULT,  
MARC-ANTOINE LARCHE, CATHERINE LAVOIE, DOMINIQUE LEDUC,  
NORMAND LÉVESQUE, JEAN MAHEUX, MONIQUE MILLER, DOMINIQUE PÉTIN

DU 18 MARS AU 12 AVRIL 2008

UNE CRÉATION D'ESPACE GO

THÉÂTRE ESPACE GO  
4890, BOULEVARD SAINT-LAURENT, MONTRÉAL  
514 845-4890 | ESPACEGO.COM

514 790-1248 | ADMISSION.COM

## CULTURE

DANSE

Victor Quijada et Anne Plamondon dans *AV Input/Output*

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

## Des classiques remixés

Rubberbandance incarne l'énergie et certains mouvements du hip-hop, mais prolongés, transfigurés par la danse classique et contemporaine

FRÉDÉRIQUE DOYON

Qui a dit que hip-hop et musique classique ne pouvaient pas faire bon ménage? S'il y a un artiste qui sait la chose possible, c'est bien Victor Quijada, du Rubberbandance Group, puisqu'il a déjà mis ce mariage incongru à l'épreuve de sa danse. Et le voilà qui récidive avec *AV Input/Output*, duo dont la trame musicale émerge de remix de pièces classiques.

«Ce n'est pas du tout le même genre, bien sûr, reconnaît en entrevue le jeune chorégraphe montréalais. Mais il y a beaucoup de couches dans la musique classique, baroque, romantique [comme dans le hip-hop], et c'est intéressant de jouer avec ça. Pour moi, le hip-hop, c'est le mot, l'étiquette que j'ai utilisée pour identifier ma passion, mon énergie de création. Mais cette énergie existe partout; si j'étais né 20 ans plus tôt, je lui aurais donné le nom de punk rock.»

Victor Quijada avait déjà chorégraphié *La Traviata* sur du Vivaldi et *Secret Service* sur du Prokofiev. Pour sa nouvelle pièce, créée conjointement avec sa comparse Anne Plamondon dans le cadre d'une résidence à la Cinquième Salle de la Place des Arts, il a invité un DJ, Lil Jaz, et le compositeur Mit-

chell Akiyama à remanier complètement des œuvres classiques.

«Victor voulait prendre des disques classiques et les transformer au point où on ne les reconnaît plus, explique Anne Plamondon, partenaire de danse et de vie du chorégraphe. Et ça marche vraiment bien avec le mouvement.»

Champion du décloisonnement des genres, Victor Quijada démontre que les mélanges artistiques les plus insoupçonnés sont possibles. Enfant de la post-modernité, il est né à Los Angeles de parents mexicains, a découvert le breakdance dans les rues et les bars, et a voulu en repousser les limites en se tournant vers la danse néoclassique, d'abord chez la prestigieuse Twyla Sharp Company, puis aux Grands Ballets canadiens de Montréal.

Chorégraphe indépendant depuis 2002, il développe un langage qui intègre totalement les esthétiques glanées tout au long de son parcours. On y reconnaît l'énergie et certains mouvements du hip-hop, mais prolongés, transfigurés par la danse classique et contemporaine.

Une soupape

«C'est devenu difficile de dire où le hip-hop commence et où il finit, indique Mme Plamondon, qui en sait

quelque chose après près de six ans passés à apprivoiser ce style singulier et l'approche du mouvement de son compagnon. Ce n'est même plus une fusion, c'est homogénéisé.»

C'est pourquoi *AV Input/Output* arrive à point nommé. Le duo sert de soupape à plusieurs égards. D'abord, pour marquer une pause dans la production de groupe et la course folle des tournées. Le spectacle *Elastic Perspective*, qui réunit une série de courtes œuvres emblématiques du Rubberbandance Group, a bien dû cumuler plus de 70 représentations à travers le Canada et les États-Unis depuis deux ans. Public et producteurs n'ont que des éloges à faire à cette jeune troupe innovante.

«Avec la résidence et deux productions en perspective, c'est devenu un bon temps, estime la codirectrice de la troupe. C'est un défi de faire un duo, mais on se sentait prêts.»

Ensuite, le duo permettait de digérer les apprentissages de ces années de développement intense.

«Ces dernières années, on a beaucoup analysé le travail de Victor, on l'a décomposé en concepts pour mieux le transmettre, explique-t-elle. Ça nous a permis d'aller au fond des choses par rapport à la façon dont Victor crée le mouvement et le transfert. Alors, c'est une étape d'aboutissement extrêmement satisfaisante. Je me sens

outillée pour faire l'œuvre. J'ai l'impression que j'apporte quelque chose de plus qu'il y a cinq ans.»

Le titre de la pièce, *AV Input/Output*, renvoie justement aux échanges entre les deux artistes. La complexité ne va toutefois pas jusqu'à entrer dans l'intimité de leur vie de couple, prévient le jeune homme. «La danse, très prioritaire dans nos vies, a amené une connexion très profonde entre nous.»

L'acronyme AV indique l'apport important de l'audio (musical) et des projections vidéo (signées René-Pierre Bélanger), qui provoquent des «tournants» dans le spectacle, indique-t-elle sans plus de détails pour ne pas vendre la mèche.

Rubberbandance a cumulé assez d'expérience pour accéder à la prestigieuse saison Danse Danse l'an prochain. Une belle étape de plus dans la lancée de la troupe, qui livrera ainsi, au printemps 2009, une nouvelle œuvre de groupe, après cette pause plus intimiste.

Le Devoir

AV INPUT/OUTPUT  
Rubberbandance Group,  
du 26 au 29 mars à la Cinquième  
Salle de la Place des Arts

## Flamenco à la mode cubaine

Première visite de Litz Alfonso  
Danza Cuba à Montréal

FRÉDÉRIQUE DOYON

Après le flamenco d'Espagne et ses déclinaisons québécoises servis lors du festival Montréal en lumière, voici l'art andalou conjugué à l'esthétique cubaine avec la Litz Alfonso Danza Cuba.

En tournée canadienne pour la première fois, la troupe qui fait la fierté de La Havane s'amène avec *Fuerza y Compas*, pot-pourri de 11 courtes pièces où le ballet flamenco espagnol baigne dans les rythmes afro-cubains. Une production à grand déploiement, formatée pour le grand public, mais qui ne semble pas dépourvue de panache. Après avoir béni le festival torontois Luminato en juin dernier (avec deux spectacles plutôt qu'un), la compagnie s'apprête à balayer littéralement le Québec avec une dizaine de représentations disséminées dans la province. Après le coup d'envoi de Montréal jeudi, Sherbrooke (1<sup>er</sup> avril), Sainte-Foy (3 avril), Joliette (4 avril), Trois-Rivières (5 avril), Sept-Îles (8-9 avril), Rimouski (10-11 avril) et Rivière-du-Loup (12 avril) accueilleront la production.

Avec ses 25 danseuses, ses cinq musiciens masculins et ses deux chanteurs (homme et femme), la compagnie est réputée pour la beauté élégante et sensuelle de ses chorégraphies, la technique irrégulable, le synchronisme et la coordination à couper le souffle de ses interprètes.

«Irrésistible et unique»

Le *National Post* a décrit la prestation comme un mélange de danse classique espagnole, de flamenco et de danses sociales cubaines «irrésistible et unique». La compagnie a même séduit l'ex-étoile du Ballet national du Canada, Veronica Tennant, dont le vibrant témoignage accompagne la vidéo pro-

motionnelle destinée aux producteurs canadiens.

«Chaque pièce brillait par elle-même», écrivait le *New York Times* en 2003, à l'occasion d'une seconde et ultime tournée américaine, puisque la troupe n'est plus la bienvenue aux États-Unis depuis.

La directrice Litz Alfonso, qui a fondé la troupe à l'âge de 23 ans (l) en 1991, signe la grande majorité des chorégraphies. La soirée s'ouvre avec *Malagueña*, dans laquelle les danseuses martèlent féroce-ment la scène de leurs pieds tout en maniant les castagnettes. Deux solos, *Gitaneria* et *Elogio*, ponctuent les pièces de groupe.

Le titre du spectacle, *Fuerza y Compas*, qui signifie littéralement «force et mesure», annonce une soirée de haute précision rythmique.

Lorsque *The Gazette* lui a demandé pourquoi elle avait choisi de former une troupe entièrement féminine, Litz Alfonso a répondu tout de go: «Parce que c'est un défi pour le chorégraphe, alors que tout le monde s'attend à ce que la scène soit partagée entre hommes et femmes. Les femmes ont beaucoup à dire.»

A Cuba, en tout cas, ce sont elles qui mènent la danse, puisque en plus de la compagnie de Litz Alfonso, qui a commencé à bénéficier du soutien de l'État en 1998, une fois ses preuves faites à l'étranger (en Espagne), le Ballet national de Cuba a reçu ses lettres de noblesse de l'ex-ballerine Alicia Alonso, toujours aussi énergiquement dévouée à son art à l'âge de 87 ans.

Le Devoir

FUERZA Y COMPAS

Chorégraphie de Litz Alfonso  
Danza Cuba, le 27 mars à la salle  
Wilfrid-Pelletier de la Place  
des Arts



SOURCE DANZA CUBA

Un spectacle où le ballet flamenco espagnol baigne dans les rythmes afro-cubains.

UNE PRODUCTION DE SIBYLLINES

# BLASTÉ

DE SARAH KANE



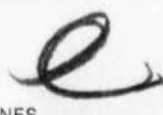
traduction JEAN MARC DALPÉ + mise en scène BRIGITTE HAENTJENS

avec ROY DUPUIS + CÉLINE BONNIER + PAUL AHMARANI

COLLABORATEURS ANICK LA BISSENIÈRE + YSO + ÉTIENNE BOUCHER + ROBERT NORMANDEAU + STÉPHANE LÉPINE

JASMINE CATUDAL + ANGELO BARSETTI + COLETTE DROUIN + JEAN-FRANÇOIS LANDRY + CATHERINE LA FRIÈRE

DU 18 MARS AU 5 AVRIL 08 À L'USINE C

SIBYLLINES  
THÉÂTRE DE CRÉATION

PHOTO\_ANGELO BARSETTI

Billetterie\_514 521.4493  
1345 rue Lalonde (entre Visitation et Beaudry)

USINE C

Admission\_514 790.1245

## L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,  
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

# Cinq opéras pour fêter le printemps

CHRISTOPHE HUSS

L'édition de DVD d'opéras continue à battre son plein. Le déficit d'enregistrements discographiques de studio, qui ne peuvent plus être rentabilisés par les ventes, est très largement résorbé par cette pléthore de parutions. Voici cinq idées de cadeaux à faire ou à se faire, en attendant les bourgeois...

**Eugène Onéguine.** On vous en avait signalé la sortie la semaine dernière. Cette représentation d'*Eugène Onéguine* de Tchaïkovski au Met il y a tout juste un an fut, avec *Le Barbier de Séville*, le fleuron de la première saison de diffusion de spectacles dans les cinémas. Elle documente le spectacle très bien rodé, monté par le Canadien Robert Carsen, qui en tandem avec son scénographe Michael Levine a très bien réussi, ici, son épure scénique, qui concentre le propos sur les relations humaines et sociales des protagonistes. Le premier atout est le Tchaïkovski illuminé de Valéry Gergiev, qui, quelques jours plus tard, à Montréal, donna une interprétation inoubliable de la *Symphonie Pathétique*. En plus, le Met avait réuni cet après-midi-là une distribution de rêve: Dmitri Hvorostovski (Onéguine), Renée Fleming (Tatiana), Ramon Vargás (Lenski), Sergéï Aleksashkin (Grémine). Fleming, notamment, très irrégulière depuis quelques années, y apparaît dans une forme vocale splendide. Cette production filmée par Brian Large est l'un des trésors du catalogue DVD. (Decca)

**Manon.** Cette représentation de *Manon* de Massenet a été enregistrée au théâtre du Liceu de Barcelone en juin 2007. La production de David McVicar, l'un des metteurs en scène les plus pertinents du moment, rehaussée par des décors et costumes très étudiés de Tanya McCallin, s'affiche en premier lieu comme une réussite esthétique majeure. Mais c'est évidemment le duo à l'affiche qui fera courir les amateurs, puisque Natalie Dessay et Rolando Villazón sont Manon et des Grieux! Comme d'habitude, Natalie Dessay compense largement en présence scénique ce qui lui manque un peu en rondeur vocale (pour cela, on peut se tourner vers le spectacle parisien avec Renée Fleming, publié par TDK), et cet abattage nous vaut un portrait poignant de la déchéance finale. Rolando Villazón, aussi, est une bête de scène. Il est capté ici juste à temps, à l'orée de ses problèmes vocaux qui l'ont mené à prendre une année sabbatique. Par rapport à *Eugène Onéguine*, spectacle «parfait», cette *Manon*, habilement dirigée par Victor Pablo Pérez, pêche hélas par ses failles dans les rôles secondaires. Samuel Ramey en comte des Grieux, notamment, devrait se reconverter dans l'enseignement car, sur scène, sa voix agonise. Autre bémol: l'éditeur a oublié de signaler le découpage des plages dans le livret. (Virgin Classics)

**Tosca.** On attendait impatiemment cette *Tosca*, disponible depuis six mois en Europe. Plusieurs raisons à cela. D'abord, la très rare incursion du légendaire Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam dans le domaine de l'opéra. Pour en goûter le lyrisme et les élans, sous la direction de Riccardo Chailly, on aurait aimé que la prise de son le mette un peu plus sous les projecteurs. Ensuite, la présence du ténor Richard Margison, présence rare d'un Canadien dans un ouvrage aussi exposé. Il se tire bien d'affaire, même s'il ne peut s'imposer face aux deux «monstres» qui lui font face. Ces monstres sont Catherine Malfitano et Bryn Terfel. Malfitano, on le sait depuis *Salomé* à Salzbourg, est une chanteuse-actrice complètement «allumée». On avait peur que cette captation de 1998 la fixe trop tard: il n'en est rien! Elle



Bryn Terfel dans son incarnation historique de Scarpia dans l'opéra *Tosca*

est encore visuellement crédible et ne bouge pas trop sur le plan vocal. Et il fallait une Malfitano pour faire face au Scarpia de Bryn Terfel. Peut-on acheter une *Tosca* juste pour le titulaire du rôle de Scarpia? Réponse: oui! Le fiel, la soif de pouvoir et de domination qui se dégage de cette incarnation est une chose aussi forte que, jadis, «la *Tosca* de Callas». (Decca)

**Doktor Faust.** Vous aviez suivi nos conseils et découvert *Cardillac* de Paul Hindemith? Vous serez fascinés par *Doktor Faust* de Ferruccio Busoni. On savait que cet opéra était un chef-d'œuvre avant même l'enregistrement du disque de Kent Nagano chez Erato. Dietrich-Fischer Dieskau (documenté dans un enregistrement DG, dirigé par Ferdinand Leitner) avait promu l'ouvrage depuis les années 50. *Doktor Faust*, qui hanta Busoni de 1916 à sa mort, et fut achevé en 1925 par Philipp Jarnach, n'est pourtant pas un ouvrage facile: c'est un «poème en musique», qui évacue les histoires satellites (Marguerite et ses bijoux) pour se concentrer sur l'évolution psychologique de Faust. La caméra de Felix Breisach le comprend très bien, qui cadre presque à outrance Thomas Hampson, qui reprend ici à Zurich en 2006 un rôle qu'il avait incarné en 1999 à Salzbourg. Le rapport entre *Doktor Faust* et *Cardillac* est patent. Tous deux évoluent dans un registre proche de l'expressionnisme cinématographique allemand de l'époque, rapprochement facilité ici par les aspects fantastiques du livret. La présente production a été mise en scène par Klaus Michael

Gruber, un autre «grand» de la mise en scène d'opéra, et décorée par Eduardo Arroyo. Le Faust de Hampson a, face à lui, un Mephisto à sa hauteur (Gregory Kunde). La direction de Philippe Jordan expédie les affaires courantes avec professionnalisme. (Arthaus)

**Les Maîtres chanteurs de Nuremberg.** Voilà assurément l'opéra de Richard Wagner qui a le plus de chances au DVD, avec au moins trois excellentes parutions: Levine au Met, Welser-Möst à Zurich et cette ultime apparition à Bayreuth, à l'été 1999, de Daniel Barenboïm dans la fameuse production de Wolfgang Wagner. Admirablement mis en image (on sent ce soin dès l'ouverture), le spectacle très traditionnel fait moins «carton-pâte» que celui monté par Otto Schenk à New York, est plus fin, plus poétique dans ses éclairages et, à mon avis, dirigé de manière plus puissante et active par Barenboïm. Comme dans *Eugène Onéguine*, la distribution réunit d'un bout à l'autre des chanteurs du haut du panier dans leurs rôles respectifs. Il est difficile de trouver meilleure opposition dans les dix dernières années que Robert Holl en Sachs et Peter Seifert en Walther von Stolzing. Il y a aussi Andreas Schmidt en Beckmesser, qui tourne le dos à une tradition bouffonne d'interprétation, Matthias Hölle en Pogner, Endrick Wotrich en David et Emily Magee en Eva. Des moyens techniques exemplaires servent cette absolue réussite. (EuroArts)

Collaborateur du Devoir

CHANSON

# Cali, l'amoureux et le militant

SYLVAIN CORMIER

Naît-on de gauche? Bruno Caliciuri, dit Cali, est né le 28 juin 1968. Il était dans le ventre de sa maman quand les pavés volaient bas à Paris. Ailleurs, il est vrai. Pas mal plus au sud, près de Perpignan. De toute façon, la révolution était dans ses gènes. Le grand-père Giuseppe Caliciuri en a décousu ferme avec les fascistes de tout pays. «Une vie incroyable», commente le petit-fils, d'outre-Atlantique. Le ton est tendre, le timbre vibrant de fierté. «Il a fui l'Italie de Mussolini, il est allé en Amérique défendre la cause de Sacco et Vanzetti, il est revenu avec les Brigades internationales en Espagne pour se battre contre Franco, il a été dans la Résistance en France, et puis chef d'une section communiste dans le Sud. Il a vraiment donné sa vie, quoi. Et toute ma vie, je veux être digne de lui.»

Un chanson de *L'Espoir*, le nouvel album de Cali, parle de Giuseppe. Elle ne s'intitule pas *Hommage à Giuseppe*, mais bien *Giuseppe et Maria*. Chanson d'amour délicate, avec un drapeau rouge au bout. «Si tu entends hurler, au loin, surtout ne te retourne pas / C'est le cri de l'espoir qui monte, qui monte, qui monte là-bas / Etreins fort les enfants et dis-leur que leur père est parti amoureux / Et que tu seras forte, et que tu seras belle, que tu les aimeras pour deux...» L'héroïsme conjugué au masculin et au féminin. «Elle était avec lui, quoi.» Très important pour Cali, l'autre point de vue, le point de vue de celle qui reste: dans une autre chanson, *Pas la guerre* (écrite et chantée avec Mike Scott, des Waterboys), on est dans la tête d'une ado déjà veuve, alors qu'on enterre son amoureux, un soldat de 17 ans. «C'est toujours comme ça, dans toutes les guerres, ajoute Cali. Combien de veuves de moins de 25 ans aux États-Unis, présentement?»

L'amour et la politique sont étroitement mêlés à travers ce troisième album, de loin le moins nombriliste de Cali. Pour cet absolutiste, ce grimpeur d'échafaudages de scène, cet enragé de la vie, le grand combat est le même partout. Pour les peuples comme pour les couples, l'ennemi numéro un est le désengagement, la désillusion, le cynisme. Quand il chante *Je ne te reconnais plus* avec Olivia Ruiz, il dénonce autant l'amour trahi que la France d'aujourd'hui. «Mon credo, c'est: on peut mourir dans l'heure qui suit. On n'a pas le droit de supporter des choses insupportables. On n'a pas le droit de se résigner. Il faut crier haut et fort ce qu'on a dans le ventre et sur le cœur.»



SERGE LEBLON

Le chanteur Cali

## Tel un résistant en France occupée

Et ce qu'il a sur le cœur depuis le 6 mai 2007, le Cali, ce qui ne passe toujours pas l'œsophage, c'est l'élection de Nicolas Sarkozy à la présidence de la France. Cali a mené campagne activement et publiquement pour Ségolène Royal, et la défaite a été dure. Plus irrecevable encore: la morgue du vainqueur. Le soir même, il écrivait *Résistance*: «Leur petit chef debout au balcon de la honte et le peuple à sa botte / Lui remettait les clés, la mémoire est bien courte / Notre France est aux fers...» Pour un peu, il aurait pris le maquis, Cali, tel un résistant en France occupée. Au bout du fil, quand je lui dis ça, il rit un bon coup, puis redevient sérieux. «C'est peut-être aller un peu loin. Il y a quand même eu des vrais résistants et une réelle Occupation. Mais ce qui est vrai aussi, c'est que notre président, tel un roi, s'est installé en imposant des lois aux forces. L'arrogance est totale, le mépris est total. Quand je le vois embrasser fort Pontine, accueillir Kadhaï, je ne peux pas baisser la tête: j'ai envie de hurler!»

Au moment de l'entrevue, Cali hurlerait plutôt de joie. La veille, la gauche française a relevé la tête aux élections municipales et cantonales. «Les gens ont encore de l'espoir, c'est bien.» La chanson-titre est plus que jamais de circonstance. Une chanson pleine de souffle, sor-

te de flamenco virant spaghetti-western au solo de guitare: on sent l'influence de Mathias Malzieu, le chanteur-guitariste de Dionysos, qui a coréalisé la moitié de l'album. Un bidouilleur de génie, Malzieu, qui aime bien marier ce qui, a priori, ne se marie pas. «Rien n'était prémédité. Avec Mathias, tout est possible. Il arrive avec son talent, mais aussi sa folie, son plaisir de vivre. En studio, il est comme sur scène, il bondit partout, il a des tas d'idées. Avec lui, j'ai appris à m'amuser, et c'est bien, parce que même quand on dit des choses terribles, il ne faut pas emmerder les gens.»

Saine attitude, lui dis-je. Le militantisme en chanson, ça peut être lourd sur l'estomac. Il y a la manière. «Je suis très conscient de ça. L'album, il faut pouvoir l'écouter longtemps. Et quand les gens viennent au spectacle, ils ne viennent pas à un meeting politique. Ce sont quand même mes tribunes, et je les utilise: sur l'album, il y a une chanson qui s'appelle *Le Droit des pères*. Grâce à cette chanson, grâce aux médias qui en ont parlé, j'ai été convoqué au nom de l'association «Les papas = les mamans» par le ministre de la Justice, et j'ai pu parler des problèmes que vivent les pères dans les couples séparés. C'est pas rien. Mais je n'en fais pas un plat en spectacle. En spectacle, il faut tout donner. Il faut être foudroyé d'amour chaque fois qu'on découvre le public. Il faut qu'il se passe des choses mémorables.» De chacun de ses spectacles au Québec, il garde un souvenir précis. «A Sherbrooke [au théâtre Granada], j'ai fini une chanson sur une table. Au Club Soda, c'est dehors, sur le toit d'une voiture, que ça s'est transporté. Et quand on a joué en extérieur, je me souviens de la pluie. Une belle pluie forte.» Rien n'est mièvre chez Cali, aura-t-on compris, pas même la pluie.

Collaborateur du Devoir

L'ESPOIR

Cali  
Virgin-EMI - Fusion III



ALCAN PRÉSENTE  
**Orchestre Métropolitain du Grand Montréal**  
Yannick Nézet-Séguin

## Les Mille et une nuits

Yannick Nézet-Séguin, CHEF  
Anik Bissonnette, DANSEUSE

NICOLAÏ RIMSKY-KORSAKOV | SHÉHÉRAZADE  
SERGUEÏ RACHMANINOV | DANSES SYMPHONIQUES

LE LUNDI 31 MARS À 19 H 30

CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE UNE HEURE AVANT LE CONCERT

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts  
514 842.2112 1 866 842.2112  
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

LAISSEZ PARLER VOTRE CÔTÉ CLASSIQUE!

RENSEIGNEMENTS 514.598.0870, POSTE 21  
ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

Hydro Québec les séries **Pro Musica 2007-2008**

POUR LE PLAISIR DE TOUS LES MÉLOMANES

SÉRIE ÉMERAUDE  
Théâtre Malsonneuve, PDA

RICHARD RAYMOND  
piano

Lundi, 31 mars 2008, 19 h 30

PROGRAMME  
Felix Blumenfeld, Sonate Fantaisie en si mineur, op. 46  
Alexandre Scriabine, Sonate en fa mineur, n° 1, op. 6  
Ernö Dohnányi, Quatre Rhapsodies, op. 11  
Franz Liszt, Venezia e Napoli, S. 159

Billets : 37,50 \$, 32 \$ et 18 \$ (étudiants) (taxes et redevance en sus)

Renseignements : Tél.: 514-845-0532 Téléc: 514-845-1500  
Courriel : concertspromusica.qc.ca

Le Scena Musicale NH4 La Fondation de la famille Zelter Québec

Place des Arts (514) 842.2112 1-866-842-2112  
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514-790-1245

2007-2008

Clavecinconcert

14<sup>e</sup> SAISON  
LUC BEAUSÉJOUR, DIRECTEUR ARTISTIQUE

LE CONCERT INSOLITE  
OU BRIGITTE HAUBOURG FAIT LA RÉVOLUTION

Brigitte Haubourg, pianoforte (France)  
Alain Lépine, récitant

28 mars 2008, 20 h  
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours  
400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal

Entrée simple : 28 \$  
Étudiants à temps plein (moins de 25 ans) : 10 \$

Réservations ou renseignements  
514-748-8625 ou www.clavecinconcert.org

Conseil des Arts Québec Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

Musique de chambre **Allegra Chamber Music**

27<sup>e</sup> saison

flûte Marie-Andrée Benny  
clarinette Simon Aldrich  
clarinette Martin Carpentier  
basson Mark Romatz  
cor Louis-Philippe Marsolsais  
violon Yukari Cousineau  
violon Alexander Lozowski  
alto Brian Bacon  
violoncelle Alexandre Castonguay  
contrebasse Yannick Chênevert

Oeuvres de Glinka, Villiers Stanford & Brahms

jeudi 27 mars, 20 heures  
Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre  
www.allegrachambermusic.com

# DE VISU

## Façades urbaines

**BUILT**

Robin Collyer  
Dazibao

4001, rue Berri, espace 202  
Jusqu'au 12 avril

MARIE-ÈVE CHARRON

Ni bilan ni rétrospective, l'exposition en cours chez Dazibao est néanmoins le plus important survol des dernières années consacré au travail de Robin Collyer. Actif sur la scène torontoise depuis longtemps, l'artiste chevronné s'est relativement fait oublier, du moins ici avec seulement quelques participations à des événements de groupe, malgré une production toujours soutenue. Lui qui a représenté le Canada à la Biennale de Venise en 1993 et à qui, cette même année, était réservée une rétrospective majeure au Musée des beaux-arts de l'Ontario (Toronto) s'est fait connaître par ses sculptures et ses photographies à travers une approche que l'on pourrait qualifier de conceptualiste.

Avec une certaine modestie, l'expo de la rue Berri embrasse 30 ans de carrière, puisant à la fois dans le corpus photographique et sculptural de Collyer. L'urbanité, son architecture, ses espaces médiatiques et commerciaux, sert clairement de trame aux images photo. Rien n'est moins sûr toutefois pour ce qui est de la sculpture, du moins en ce qui a trait à la sélection réunie dans la petite salle de la galerie.

### Surfaces fabriquées

Faites de matériaux pauvres sommairement assemblés ou découpés, ces sculptures sont, à première vue, près d'un vocabulaire minimaliste. La voie prise par Collyer est toutefois nettement référentielle, comme avec *Woman Stealing Jeans* (2002), conçue de styromousse blanc et dont le grossier découpage donne à voir une femme (une statue de sel?). Moins anecdotique, *Most Violent Places in the World* (2005) s'inscrit, elle, dans une thématique urbaine (comme les photos). Le curieux monolithe traduit une donne sociale, annoncée par le titre, en reprenant en styromousse et à échelle réduite le plan de 26 appartements types d'autant de villes jugées dangereuses.

Cryptée, cette information, malgré le titre de l'œuvre qui agit aussi comme légende, ne se laisse pas saisir facilement. La logique de l'appropriation et de la transposition qui sous-tend le travail de Collyer se comprend mieux à la lumière des

photos. Loin de simplement enregistrer le réel, les photos de l'artiste déjouent au contraire la fonction référentielle du médium et, pour cette raison, se lisent en plusieurs étapes, ce qui fait leur force.

Dans une série d'images couvrant les années 1996 à 2008, Collyer a supprimé tous les éléments textuels des lieux photographiés grâce à des manipulations numériques. Ainsi, les panneaux de signalisation routière, les affiches commerciales, les pancartes électorales et les produits pharmaceutiques voient leur signification minée tout en gardant encore quelque chose de familier. La photo s'affiche alors comme une surface fabriquée et, par extension, l'image de la ville aussi, elle qui est greffée de signes de marchandise.

Cela est d'autant plus probant dans une autre sélection de photographies récentes où l'artiste a, entre autres, agrandi des fragments d'images promotionnelles de développement immobilier. Collyer critique la facticité de ces images comme modèle idéalisé de planification urbaine; l'agrandissement de détails permet, en s'y attardant, de déceler les perforations servant à fixer les panneaux dévoilant ainsi l'artificialité des lieux montrés et de la représentation elle-même.

Ces préoccupations ne sont pas nouvelles pour l'artiste, comme le prouve la série des *Transformer Houses* (1987-1989), six photos noir et blanc aussi incluses dans l'expo. Les maisons de briques parfaitement entretenues abritent en fait des installations électriques, façades on ne peut plus trompeuses. La simplicité de l'accrochage des photos (dont le papier, malheureusement, est parfois abîmé) reprend en écho le motif du briquetage, jeu formel qui insiste sur la surface, encore, contribuant ainsi à ralentir la lecture des œuvres, à multiplier les angles d'approche.

Sans être exhaustive, l'expo revient quand même certains jalons importants de la pratique de Collyer, notamment avec la série *Untitled Magazines* (1979), pour le rapport texte et image, ainsi que *Girl Falling* (1982), une des premières photos de l'artiste. Celle-ci revêt une troublante actualité au côté de la sculpture *Most Violent Places*. En général sobre, voire aride, ce travail, qui de toute évidence construit une critique de la mise en image et de la représentation du contexte urbain, sait encore égarer.

Collaboratrice du Devoir



Éliane Excoffier, *Kiev (V)*, 2008

## Une mise en scène appelée caméra

lait une preuve de son existence.

La photo qui ouvre le parcours, sorte d'autoportrait au travail, est un gros plan de la caméra, tout juste actionnée par la main qui disparaît sous son mouvement. Cette image semble à part du reste de la série, qui tourne davantage autour de modèles féminins. Elle n'en est pas moins le résumé: voici un travail sur l'objet photographique, cadenassé à une mise en scène, une mise en lumière. À de longs temps d'exposition, d'où cette main qui fuit, qui s'efface.

### Pour la matérialité

La suite *Kiev*, comme les précédentes séries d'Excoffier — les deux *Obscures*, la première exposée à la défunte galerie Sylviane Poirier art contemporain (2004), la seconde au centre Vu (2006) —, découle d'une exploration du matériel photographique. Une vieille machine, des négatifs, du travail en chambre noire, du papier argentique...

Ce penchant pour la photo d'hier traduit peut-être l'affect nostalgique de l'artiste. Mais aussi, et là réside tout l'intérêt de ce travail, une sorte de prise de position en

faveur de la matérialité. Éliane Excoffier ne se contente pas d'exploiter un savoir-faire en voie de disparition. Elle le trafique, le complexifie, rompt avec les règles de cette science et rend à la photographie son côté artisanal.

**Voici un travail sur l'objet photographique, cadenassé à une mise en scène, une mise en lumière**

La photo, ici, n'est pas qu'un clic. Ce sont avant tout des contraintes techniques à défier. Et qui imposent des thèmes, des récits non exempts de poésie et fondés aussi, surtout, sur une réflexion de l'histoire de la photographie. De la photographie de studio, particulièrement, théâtre par excellence de la fabulation.

Son thème de prédilection, sinon le seul depuis son *Petit lexique de beauté* qui lui a permis de participer au Mois de la photo 1999 à même pas trente ans, est fortement imprégné d'histoire: le nu, et particulièrement le nu féminin.

Les images de *Kiev* n'ont pas seulement le grain prononcé et un flou qui lui confèrent son apparence vieillotte, elles ont quelque chose de l'exploration moderniste. La superposition des images, l'onirisme, il y a du Man Ray dans les compositions d'Excoffier: ici, devant une robe suspendue, un bout

de bras; là, seules des jambes (ou des bas), qui semblent gravées, à la fois vie et mort.

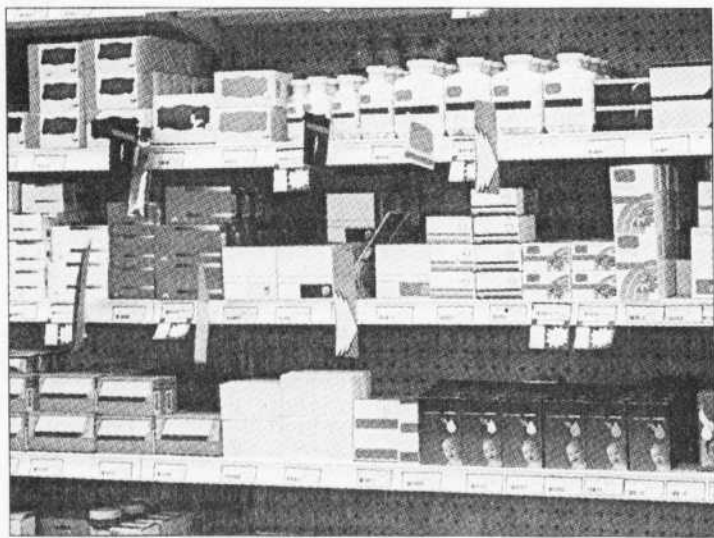
Le questionnement sur la représentation de la féminité se traduit ici autant par un regard sur la photographie de studio (la photographe n'est jamais loin) que par une mise en valeur des textures, des motifs, en route vers l'abstraction. L'image exemplaire, là où le sujet et la forme sont en parfaite communion, montre une femme de dos disparaissant sous un motif fleuri.

«[Ma] technique, explique l'artiste dans le communiqué diffusé par la galerie, se rabat sur l'iconographie afin de créer des fictions ou le théâtre et l'histoire de la photographie se recourent afin de mettre à mal la charge de vérité de l'image.» La technique d'abord, l'iconographie ensuite, la véracité... jamais.

Pour les premières *Obscures*, elle avait travaillé à partir d'une rudimentaire *camera obscura* qu'elle avait elle-même fabriquée avec une simple boîte de carton. Les images, des femmes en train de se dévêtir, nous renvoyaient aux origines de la photo. À l'époque des premiers *peep show*.

Cette fois, la *Kiev* en question lui a soufflé un travail de longue haleine, avec des temps d'exposition excessivement longs: Excoffier a remplacé la pellicule habituelle par du papier photo. Prise de vue compliquée (une photo à la fois) et un travail d'impression ralentit, le papier-négatif, plus épais et moins sensible, bloquant le passage de la lumière. Ce que l'on voit, c'est non pas tant une réalité que le résultat d'une (savante) manipulation d'une artisane.

Collaborateur du Devoir



Drugstore, une photo de 1996

**FRANÇOIS-XAVIER MARANGE  
ET  
ÉLIANE EXCOFFIER**  
Du 27 février au 29 mars

GALERIE SIMON BLAIS  
www.galeriesimonblais.com 514 849-1165

## MADE IN PARIS

Estampes originales des artistes suivants, venus de l'étranger, et ayant contribué à l'essor de l'art moderne et contemporain en France au cours du XX<sup>e</sup> siècle :

Alechinsky, Appel, Clavé, Dali, Delaunay, Giacometti, Jom, Lardera, Matta, Miro, Mitchell, Riopelle, Tapiés, Van Velde, Zao Woo-Ki

du 27 mars au 20 avril



Galerie d'art Jean-Claude-Bergeron  
150 rue St-Patrick, Ottawa (On)  
T.613.562.7836 — www.galeriejeanclaudebergeron.ca



la Galerie d'art Stewart Hall  
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

Du 22 mars au 4 mai 2008

**ROBERT ROUSSIL**  
Œuvres sur papier

Une exposition des remarquables peintures du sculpteur Robert Roussil une première au Québec

**Vernissage**

Le mercredi 26 mars, à 19 h

Conférence spéciale avec  
**Robert Roussil**

animée par  
**Francine Grimaldi**

Le mercredi 2 avril, à 19h30

Info : (514) 630-1254

**RICHARD BAILLARGEON**  
Les Marques de l'exsangue

Commissaire Lysanne Nadeau  
Jusqu'au 27 avril 2008  
Conférence le 26 mars à 19 h

**EXPRESSION**

Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe

T 450.773.4209

www.expression.qc.ca  
expression@expression.qc.ca



**LES BEAUX DÉTOURS SONT EN VOYAGE**  
Nos bureaux seront fermés du 24 mars au 10 avril

Vous pouvez envoyer vos inscriptions : elles seront comptabilisées dès notre retour!

À ce jour, il reste des places pour tous les circuits.

Brochure disponible sur le site des beaux détours

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

# Cinéma

**exCentris**  
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206  
14h00 - 19h25

## Cœur à gauche tout le long des Amériques

### AMERICANO

Réalisation, scénario et image: Carlos Ferrand. Montage: Dominique Scotte. Musique: Kevin Dean. Québec, 2007, 109 min.

### ANDRÉ LAVOIE

Alors que tous les yeux sont tournés vers l'Asie, et souvent pour des raisons purement mercantiles, le cinéaste Carlos Ferrand (*Visionnaires, Vivre 120 ans*) nous invite plutôt à visiter un continent à la fois énigmatique et familier, le nôtre, terre de contrastes mais aussi de connivences.

*Americano*, c'est un peu le *On the Road* de ce réalisateur québécois d'origine péruvienne, démarche aussi sinieuse que logique d'un créateur qui n'a jamais cessé de tourner sous toutes les latitudes, pour lui et pour les autres à titre de directeur photo. Ce nomade du septième art a choisi l'amitié pour guide dans ce film qui, de la Terre de Feu à l'Arctique en passant par la Californie et la Bolivie, montre des gens qui partagent soit son histoire, soit ses convictions.

La voix douce de Ferrand, celle qui avait parfois les mêmes inflexions angoissées devant l'entreprise périlleuse de la comédienne Pol Pelletier telle que relatée dans *Casa Loma: journal de bord*, ponctue ce long périple au pays des souvenirs, d'enfance, de jeunesse, de tournages et aussi des injustices, surtout envers les autochtones, dans une œuvre qui aurait très bien pu s'intituler «Les Peuples invisibles». L'homme de cœur, et de gauche — les deux ne vont pas toujours de pair... — retrouve avec émotion une ancienne gouvernante, fière de sa modeste



Un des personnages étranges que nous fait rencontrer Carlos Ferrand dans *Americano*

demeure située dans un quartier pauvre de Lima, ou se mêle à la foule en liesse qui célèbre l'arrivée au pouvoir de Michelle Bachelet

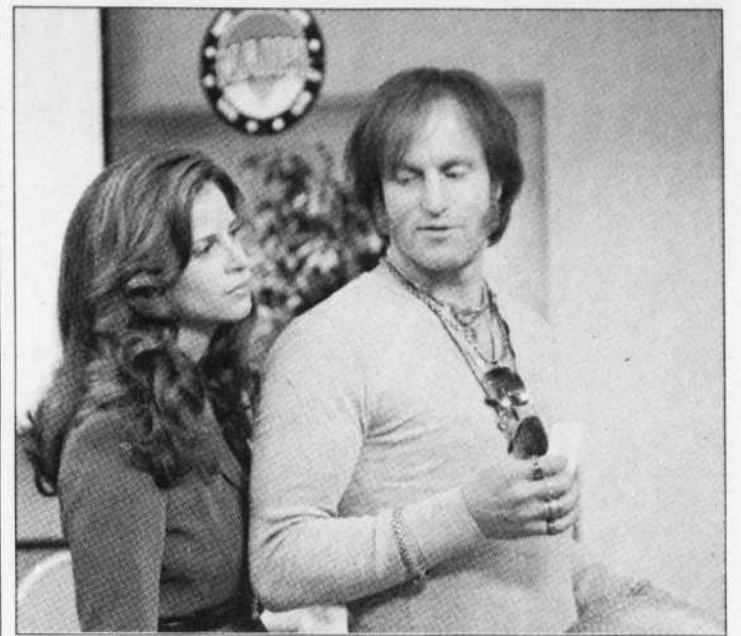
dans un Chili qui ne ressemble plus à celui où le frère d'un vieil ami fut assassiné pendant le règne de Pinochet.

Ces vagabondages cinématographiques le conduisent toujours à la périphérie des lieux les plus symboliques d'une Amérique multiple et complexe, dont ce film tente de dresser les contours les moins caricaturaux. En Patagonie, c'est la maison d'un nazi, l'inventeur de la chambre à gaz mobile, qui suscite son étonnement, tandis qu'à New York, dans un des quartiers les plus pauvres de la ville, des instituteurs dévoués et créatifs se servent de la musique pour sauver leurs élèves de la délinquance. Et ce n'est pas parce que Evo Morales est devenu président de la Bolivie, et le premier autochtone à occuper ce poste, que Ferrand ne peut pas le filmer comme un simple politicien, étonnamment accessible.

Autant d'arrêts le long d'un parcours aussi riche et foisonnant, plus près du carnet de voyage, voire du journal intime, comporte sa part de ralentis et de détours trop rapides. La portion arctique, véritable contraste glacial, n'est pas la plus convaincante et d'autres balades auraient mérité un montage plus serré, la complicité idéologique des compagnons d'armes de Ferrand rendant parfois les discours quelque peu redondant.

De son enfance à aujourd'hui, le cinéaste effectue le plus beau des voyages, celui dicté par le hasard des rencontres et les idéaux de paix de ceux qui ont marqué sa vie. Mais le désir manifeste de ce cinéaste itinérant semble surtout celui de faire éclater les frontières d'un continent qui, sous le regard de Carlos Ferrand, a parfois les dimensions d'un quartier multiethnique où il fait bon vivre. Malgré les chicanes de clôtures...

Collaborateur du Devoir



Cheryl Hines et Woody Harrelson dans *The Grand*, de Zak Penn

## ... rien ne va plus

### THE GRAND

Réalisation: Zak Penn. Scénario: Zak Penn et Matt Bierman. Avec Woody Harrelson, David Cross, Dennis Farina, Cheryl Hines, Richard Kind, Chris Parnell, Werner Herzog. Image: Anthony Hardwick. Montage: Abby Schwarzwald. Musique: Stephen Frankel.

### ODILE TREMBLAY

*The Grand* peut sans doute faire sourire un instant (mais un seul) ceux qui connaissent le cirque surprenamment kitsch de Las Vegas et la folie du jeu. Cette comédie, en grande partie improvisée sur un simple canevas, à grand renfort d'effets spéciaux et de gags visuels de sitcoms, met en scène des joueurs dans leur vie et leur passion.

Son réalisateur, Zak Penn, fut d'abord scénariste hollywoodien de nombreuses mégaproductions, de *L'Incroyable Hulk à X-Men*. Il a également réalisé, comme indépendant, *Incident à Loch Ness*, suivant le cinéaste Werner Herzog dans ses efforts pour faire un documentaire sur le monstre du Loch Ness.

Herzog apparaît comme acteur dans *The Grand*, incarnant «l'Allemand», personnage à la fois sinistre et philosophe. «Il n'y a pas d'ironie à Vegas, dira-t-il. On perd ou on gagne.» Mais il aurait mieux fait d'intervenir plus souvent. Les phrases-chocs manquent ici.

Film choral à six personnages, à la fois paumés et joueurs, qui disputeront un grand tournoi de poker, *The Grand* donne avant

tout la vedette à Woody Harrelson en One Eyed Jack Faro, qui espère sauver le casino de son défunt grand-père en remportant la cagnotte. David Cross, Dennis Farina, Cheryl Hines, Richard Kind et Chris Parnell incarnent d'autres figures de l'Amérique profonde, guère très allumées, avec flash-back sur la vie de chaque personnage. Les dialogues improvisés ne volent pas haut, la mise en scène a plus à voir avec un jeu télévisuel s'allumant aux décors clinquants de Las Vegas qu'avec une œuvre de cinéma.

### Seul

Harrelson parvient à donner substance à son personnage

Seul Harrelson, à travers une vulgarité assumée et joyeuse, parvient à donner substance à son personnage. Il y a des pistes intéressantes: comme ces deux commentateurs du tournoi qui évaluent la main des joueurs, mais *The Grand* sent l'improvisation à plein nez. Si les acteurs ont manifestement pris

plaisir à jouer les gamblers en disputant une vraie partie sans trucs, le spectateur a l'impression d'être égaré dans une série B qui tente de s'élever au second degré sans vraiment y parvenir.

Le Devoir

## Le piège conjugal, par a + b

### MARRIED LIFE

D'Ira Sachs. Avec Pierce Brosnan, Chris Cooper, Patricia Clarkson, Rachel McAdams, David Wenham. Scénario: I. Sachs, Oren Moverman, d'après le roman *Five Roundabouts to Heaven* de John Bingham. Image: Peter Deming. Montage: Affonso Goncalves. Musique: Dickon Hincliffe. États-Unis, 2007, 90 min.

### MARTIN BILODEAU

Remarqué par les *happy few* de Sundance en 2005 avec son premier long métrage, *Forty Shades of Blue*, inédit au Québec, Ira Sachs s'est vu offrir pour son second long métrage un potentiel de rayonnement nettement plus grand. Paradoxalement, *Married Life* ne risque pas d'élargir son public.

Parti d'un «crime novel» de l'Anglais John Bingham paru en 1953 (et tout récemment réédité), Sachs décortique le piège conjugal dans cet exercice de style où il oppose le confort et l'affection au danger et à la passion. En faisant un détour par le passé (l'action se déroule en 1949), le cinéaste entend visiblement éclairer les mœurs conjugales contemporaines. Et celles de toutes les générations qui séparent le présent du temps de l'action. Forcément, ça atténue l'effet miroir, la pertinence, l'urgence.

Justement, *Married Life* prend son temps. Sur 90 minutes qui avancent à pas feutrés, se déploie une histoire de duplicité, de trahison, mais également d'amour et de pardon. Harry (Chris Cooper), la cinquantaine, annonce à son meilleur



Pierce Brosnan (au centre) dans *Married Life*

ami Richard (Pierce Brosnan) son intention de quitter Pat (Patricia Clarkson), son épouse, pour Kay (Rachel McAdams), sa jeune maîtresse. Lui-même attiré par cette jeune et jolie veuve de guerre, Richard décide de la conquérir et, afin d'y parvenir, invoque auprès de son ami la grande dépendance affective de son épouse à son endroit. Convaincu qu'il lui faut absolument soustraire Pat à la douleur d'un divorce, Harry prend la décision radicale... de la tuer.

Les quatre (ou cinq) personnages de ce chassé-croisé cultivent chacun un jardin secret qu'ils cachent à l'un pour mieux le révéler à l'autre, au gré d'un scénario bien écrit mais étrangement monotone. Du reste,

on ne peut s'empêcher de se demander, tout du long, quelle est la raison d'être de ce film. Est-ce un pastiche des films de Douglas Sirk? Ou du film noir? Pas vraiment. Une variation satirique autour des thèmes de *Dial M. for Murder* ou des motifs de *Vertigo*? Non plus. Pour tout dire, *Married Life* donne l'impression d'avancer entre les gouttes sans trop savoir où ça le conduit. Sa pertinence, son intervention sur le présent restent nébuleuses.

La voix hors champ, très caractéristique du film noir des années 40, intervient de façon plutôt capricieuse dans le récit, davantage comme un effet de style que comme une nécessité narrative.

Cet anachronisme et parfois drô-

le *Married Life* possède néanmoins quelques qualités précieuses. À commencer par sa direction artistique, d'une grande efficacité malgré sa relative économie, qui rappelle, non pas les années 40, mais la représentation des années 40 au cinéma. C'était l'époque où, au cinéma, les personnages principaux n'étaient pas des adolescents éternels mais des adultes dans la force de l'âge. À cet égard, la singulière distribution du film, portée par les excellents Cooper et Clarkson, inspirera une vague et agréable nostalgie de l'âge d'or hollywoodien... aux *happy few* qui passeront par là.

Collaborateur du Devoir

★★★★★ La Presse Le Journal de Montréal Voir The Gazette

«Une ode au courage et à la beauté de la vie.» — Manon Dumais, Voir

Michel Blanc, Emmanuelle Béart, Sami Bouajila, Julie Depardieu, Johan Libéreau

**les témoins**

un film de André Téchiné métropole

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

EX-CENTRIS CINÉMA Beauport 2396, Beauport E. 721-8000

BOUCHERVILLE STE-ADÈLE LE CLAP LES PROMENADES DE LÉVELLÉ CINÉMA LIDO

GAGNANT DE 4 PRIX JUTRA

MEILLEUR FILM • MEILLEURE RÉALISATION

MEILLEUR SCÉNARIO • MEILLEUR ACTEUR DANS UN RÔLE DE SOUTIEN : RÉAL BOSSÉ

**CONTINENTAL**

MARIE-GINETTE QUAY GILBERT SCOTTE FANNY MALLETT RÉAL BOSSÉ

UN FILM SANS FUSIL

UNE PRODUCTION MICROSCOPE SCÉNARIO ET RÉALISATION STÉPHANE LAFLEUR

micro\_scope CONTINENTAL-LEFILM.COM

CHARTIERS LATINS | CINÉMA BOUCHERVILLE | MÉTRO-PIÈCE | CINÉMA DIVERTISSEMENT

BOULOIS | STARGITE HULL | SHERBROOKE | TROIS-RIVIÈRES | VICTORIAVILLE

À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

CINÉMA DU PARC

WWW.CHRISTALFILMS.COM

GAGNANT DE L'OSCAR

MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

★★★★★

«NOTRE PREMIER COUP DE CŒUR DE L'ANNÉE! UNE ŒUVRE ACHÉVÉE ET TERRIBLEMENT EFFICACE.»

NORMAND PROVINCHER, LE SOLEIL

«UNE HISTOIRE FASCINANTE!»

MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE

«Une maîtrise de la construction qui a traversé les âges. Une histoire de survie, comme vous n'en avez jamais vue.»

INSPIRÉ D'UNE HISTOIRE VRAIE

**LES FAUSSAIRES**

Un film de STEFAN RUZOVITZKY

Un original référence avec Bruce Willis, François Cluzet, et... SHERBROOKE LE CLAP

ARCHAMBAULT

La compagnie de Québec Media

**PALMARÈS DVD**

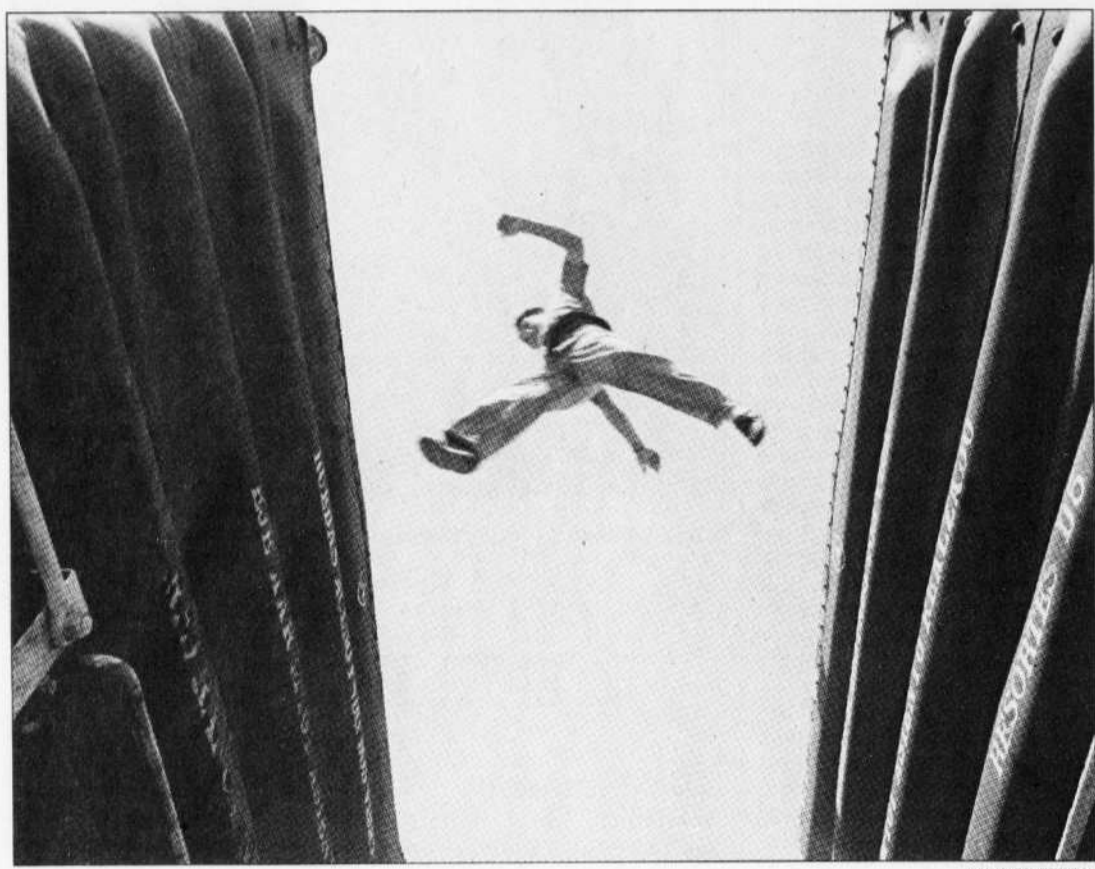
Résultats des ventes: du 11 mars au 17 mars 2008

1	NO COUNTRY FOR OLD MEN
2	STARGATE: ARK OF TRUTH
3	400 <sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE QUÉBEC
4	BEE MOVIE
5	MYSTÉRIEUSES CITÉS D'OR
6	HITMAN
7	RAMDAM Saison 1
8	CÉLINE DION A New Day: Live à Las Vegas
9	JÉSUS DE NAZARETH
10	101 DALMATIENS
11	LED ZEPPELIN Song Remains The Same
12	DRACULA: ENTRE L'AMOUR ET LA MORT
13	LE DÎNER DE CONS
14	ACROSS THE UNIVERSE
15	2012 L'ODYSSÉE
16	INTO THE WILD
17	THE SECRET
18	RAYATOUILLE
19	LA VIE EN ROSE
20	TEN COMMANDMENTS

À L'AFFICHE!

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

# Cinéma



Une scène tirée de *Mexique illégal*, des collègues Lisa-Marie Gervais et Pedro Ruiz

## Soixante films pour la défense des droits

Le Festival de films sur les droits de la personne de Montréal amorce sa troisième édition le 27 mars

RACHEL HALLER

Aux quatre coins de la planète, des cinéastes s'engagent pour dénoncer injustices et violations, parfois au péril de leur vie. Parmi ceux-ci, le Festival de films sur les droits de la personne de Montréal, qui pour sa troisième édition, du 27 mars au 3 avril, célèbre conjointement les soixante ans de la Déclaration universelle des droits de l'homme, en a retenu une soixantaine. Fiction, documentaire ou animation, ces œuvres redessinent toutes à leur manière la triste carte des atteintes à la liberté et à l'intégrité.

A commencer par le très attendu film d'ouverture *L'Étoile du soldat* de Christophe de Ponfilly. Le réalisateur de *Masoud l'Afghan* y suit un jeune musicien soviétique enrôlé de force dans la violence de la guerre. Capturé par des moudjahidin, il atterrit en terre rebelle aux côtés d'un journaliste français clandestin. Cette première fiction autobiographique, et aussi dernière puisque Christophe de Ponfilly s'est donné la mort peu après, sera projeté les 27 et 29 mars en présence de l'acteur principal, Sacha Bourdo.

Variation sur le même thème, le très remarqué *Under the Bombs* de Philippe Aractingi (le 1<sup>er</sup> avril) plante son décor dans le sud du Liban de l'été 2006, où une mère recherche son fils parmi les décombres. *Mon colonel*, de Laurent Herbiet (le 1<sup>er</sup> avril), rappelle quant à lui les dérapages en Algérie française. Et *The Greatest Silence: Rape in Congo* de Lisa F. Jackson et *Requiem for Women* de Berrin Balay Tuncer (le 28 mars) se penchent sur le viol comme crime de guerre.

Autres conflits, autres armes, *Killing Time* (le

29 mars) d'Annika Gustafson aborde un problème méconnu, la répression religieuse au Bhoutan et ses centaines de milliers de victimes réfugiées dans des camps à l'est du Népal.

*Beyond the Red Wall* de Peter Rowe (le 2 avril) montre du doigt la Chine et les mauvais traitements dont sont victimes les adeptes du Falun Gong. Le gouvernement chinois a d'ailleurs tenté plusieurs fois de censurer le film. Quant à *Forbidden Future* de Gard A. Andreassen (le 30 mars) et à *Let's Talk About It* de Deepa Mehta (le 1<sup>er</sup> avril), ils dénoncent les sempiternelles violences faites aux femmes en Iran et au... Québec.

La programmation réserve aussi une large place à la question des peuples autochtones et à la migration

La programmation réserve aussi une large place à la question des peuples autochtones et à la migration, abordée notamment dans *Mexique illégal* de nos collègues journaliste et photographe Lisa-Marie Gervais et Pedro Ruiz (le 30 mars). Et, nouveauté cette année, elle ouvre en sus de la sélection officielle une fenêtre sur les réalisateurs engagés d'ici: Carlos Ferrand (*Americano*, le 29 mars), Karina Goma (*Un coin de ciel*, le 30 mars), Sophie Bissonnette (*Sexy inc.*, *Nos enfants sous influence*, le 1<sup>er</sup> avril) ou encore Anne Hébert (*De l'autre côté du pays*, le 2 avril).

Les projections auront lieu au Cinéma du Parc et au cinéma ONF ainsi que, pour la première fois, au Musée de la civilisation à Québec. Elles seront toutes suivies d'une discussion en présence d'un membre de l'équipe du film ou d'un spécialiste des droits de l'homme.

Collaboratrice du Devoir



Image tirée de *L'Étoile du soldat*, de Christophe de Ponfilly

SOURCE FDFPM

## La nouvelle culture de la guerre

### TAXI TO THE DARK SIDE

Documentaire écrit et réalisé par Alex Gibney. Image: Maryse Alberti. Montage: Sloane Klevin. Musique: Greg Andracke. États-Unis, 2007, 106 min.

MARTIN BILODEAU

En 2005, le documentariste américain Alex Gibney sort de l'ombre avec *Enron: The Smartest Guys in the Room*. Son film, sur la fraude boursière de la société d'énergie texane, possède l'efficacité d'un thriller politique de Sidney Pollack et la finesse d'une analyse anthropologique de Bernard Emond. *Taxi to the Dark Side*, qui vient de remporter l'Oscar du meilleur documentaire, touche un autre sujet brûlant: les pratiques de séquestration et d'interrogatoires douteuses de l'armée américaine, depuis les attentats du 11 septembre 2001.

L'Afghanistan constitue le point de départ de son enquête, arrimée au cas d'un chauffeur de taxi sans histoire qui a été interrogé puis torturé sur la base militaire de Bagram, pour succomber à ses blessures. Il n'avait rien à se reprocher, et les autorités militaires, après les faits, n'ont rien eu à déclarer. Gibney trace un lien causal entre cet «incident» et le traitement infligé aux détenus de la prison d'Abou Ghraïb, en Irak, ainsi qu'à ceux enfermés à la prison de Guantánamo, à Cuba. De fait, ces trois lieux constitueraient les bancs d'essai d'une nouvelle culture de la guerre. Au mépris de la Convention de Genève, nous dit Gibney, les tout-puissants États-Unis, depuis la Maison-Blanche et le Pentagone, commanditent ces agissements tout en effaçant les maillons de la chaîne de commandes.

Résultat: un film percutant et efficace, qui remet en question les notions de responsabilité à l'intérieur d'un système hiérarchique diffus et hypocrite, où les sans-grade sont blâmés pour des comportements encouragés et cautionnés par l'establishment militaire et politique.

Avec une rigueur toute journalistique, le cinéaste fait défiler des dizaines de spécialistes, militaires, politiciens, journalistes, à la barre des témoins. A cela s'ajoutent les images accablantes d'Abou Ghraïb, de Guantánamo, qui lient l'en-

semble et conduisent à des conclusions troublantes.

On reprochera cependant à Alex Gibney quelques lourdeurs dans sa réalisation, sophistiquée mais un peu trop voyante: clairs-obscurs, musique solennelle, fondus au noir, tous ces recours un brin démagogiques paraissent inutiles. Le sujet, les propos, les images, les conclusions, pouvaient convaincre sans ces artifices du prêt-à-penser.

Collaborateur du Devoir



SOURCE FILMS SEVILLE

Une scène tirée du documentaire *Taxi to the Dark Side*, d'Alex Gibney

★★★★★

«Une véritable vision d'auteur, bien loin du banal reportage touristique... Un film essentiel.»  
Kevin Laforest, VOIR

«Plaidoyer pour la réconciliation de toutes les altérités... Très beau.»  
Rachel Haller, ICI

**FINALISTE POUR LE MEILLEUR DOCUMENTAIRE JUTRA**

**SÉLECTION OFFICIELLE DOCUMENTA MADRID 08**

**FINALISTE POUR LE MEILLEUR LONG MÉTRAGE DE L'ANNÉE ASSOCIATION QUÉBÉCOISE DES CRITIQUES DE CINÉMA**

**PRIX IMAGE RENCONTRES INTERNATIONALES DU DOCUMENTAIRE DE MONTRÉAL**

LES FILMS DU TRICYCLE présente

# AMERICANO

un film de CARLOS FERRAND

AVEC Fortunata Gómez, Pablo Perelman, César Pérez, Isabel Yrizar, Carol Cruzokahank et Fred Adler, Bissal et Alina Berthel, Elengui Ikhainal, Recherche, scénarisation, image et réalisation CARLOS FERRAND Production SYLVAIN L'ESPÉRANCE - Son CATHERINE VAN DER DONCKY - BENOÎT DAME, JEAN-PIERRE BISSONNETTE - Montage DOMINIQUE SICOTTE

AMERICANO © Les films du tricycle Inc. www.lesfilmsdutricycle.com www.film.ca

**G PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE** EX-CENTRIS 334, boul. Saint-Laurent, 881 Montréal (514) 842-2222 PARALLÈLE 1980-1985